

SEPT SECONDES D'ASPHYXIE VOLONTAIRE

Elara Vance



Sept Secondes d'Asphyxie Volontaire

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Métronome Muet	4
Chapitre 2 : L'Oxygène et l'Acier	10
Chapitre 3 : Le Pacte des Sept Secondes	17
Chapitre 4 : La Morsure du Réveil	24
Chapitre 5 : L'Enfance du Souffle	31
Chapitre 6 : Écho dans la Poussière	39
Chapitre 7 : La Chambre d'Isolement	44
Chapitre 8 : Symphonie d'Hémoglobine	51
Chapitre 9 : La Désharmonie des Corps	57
Chapitre 10 : Le Déluge de Verre	64
Chapitre 11 : L'Ultime Apnée	71
Chapitre 12 : Le Premier Souffle	77

Chapitre 1

Le Métronome Muet

La poussière du Vieux Conservatoire n'avait pas d'odeur, ou peut-être était-ce Isadora qui avait oublié comment la nommer. C'était un goût de craie sèche au fond de la gorge, un linceul gris qui s'était déposé sur les carcasses des pianos démembrés et les pupitres renversés comme des squelettes d'oiseaux. Elle avançait dans la nef de béton et de verre brisé, ses bottines ne tirant aucun son du sol jonché de débris. Le silence, ici, n'était pas une absence de bruit ; c'était une masse physique, une pression atmosphérique qui lui écrasait les tympans.

Isadora posa l'étui de son violoncelle avec une lenteur de dévote. Le cuir était usé, pelé par endroits, révélant une chair fibreuse. Ses doigts, longs et diaphanes, effleurèrent les loquets de cuivre. Ils ne tremblaient pas encore. Ils étaient simplement... absents. Depuis des mois, ses mains n'étaient plus que des outils étrangers, des appendices de porcelaine froide rattachés à son corps par l'habitude plutôt que par le nerf.

Elle sortit l'instrument. Le bois de l'Amati brillait d'un éclat maladif sous la lumière crue qui tombait de la verrière éventrée. C'était une cage thoracique de vernis sombre, un cœur de bois mort qui attendait qu'elle lui redonne un souffle qu'elle-même ne possédait plus.

Elle s'assit sur un tabouret de fortune, cala le violoncelle entre ses genoux. Le contact du bois contre ses cuisses aurait dû être un ancrage, une morsure. Elle ne sentit qu'une vague pression, une donnée mathématique de poids et de résistance. Isadora leva l'archet. Son bras pesait une tonne. Elle posa le crin sur la corde de Do.

Rien.

Elle tira l'archet. Le son qui en sortit fut un râle, une plainte de papier de verre, un cri étranglé qui mourut avant même d'avoir atteint les murs de briques nues. Elle recommença, plus fort, cherchant la vibration, cette résonance qui, autrefois, faisait vibrer ses propres os jusqu'à la moelle. Son poignet se bloqua. Une crampe mentale, une rupture de transmission. La note n'était pas de la musique ; c'était du bruit blanc.

Elle ferma les yeux, cherchant désespérément le souvenir de la douleur, le souvenir du soir où elle avait saboté le Stradivarius de son père, le craquement du bois sous ses doigts vengeurs, l'odeur de la colophane et du sang. Mais il n'y avait que ce brouillard. Une anesthésie totale, une mer d'huile où aucune émotion ne parvenait à faire surface.

Isadora laissa retomber l'archet. Le silence reprit ses droits, plus vorace qu'avant. Elle n'était pas une musicienne en deuil ; elle était un métronome dont le balancier s'était arrêté en plein vol.

Deux heures plus tard, la ville l'avalait. New York n'était pour elle qu'une succession de stimuli visuels sans relief : les néons rouges des enseignes de Greenwich Village, les phares jaunes des taxis, le mouvement brownien d'une foule pressée. Tout cela glissait sur elle comme de l'eau sur du plastique. Le froid de novembre mordait les visages des passants, mais Isadora ne sentait qu'une légère gêne, un picotement lointain qu'elle observait avec une curiosité clinique.

La galerie d'art était située dans un ancien entrepôt de Chelsea, un espace aux murs d'un blanc chirurgical, éclairé par des spots qui semblaient vouloir disséquer les visiteurs. L'exposition s'intitulait sobrement : *« SILENCE : L'Espace entre les Atomes »*.

Isadora déambulait parmi les invités, un verre de champagne à la main dont elle ne goûtait que l'acidité métallique. Les conversations flottaient autour d'elle, inaudibles, comme si elle se trouvait derrière une vitre blindée. Les gens parlaient de concept, de minimalisme, de la "beauté de l'absence". Ils ne savaient pas de quoi ils parlaient. Le silence n'était pas beau. C'était une noyade lente.

C'est là qu'elle le vit. Ou plutôt, c'est là qu'elle sentit le monde se contracter.

Il se tenait devant une œuvre monumentale — une immense plaque d'acier brossé suspendue au plafond par des fils invisibles, ne vibrant qu'au passage de l'air. Il était de dos. Une silhouette noire, découpée avec une précision d'architecte. Ses épaules étaient larges, sa posture d'une immobilité presque surnaturelle.

Isadora s'arrêta. Pour la première fois depuis des mois, un signal traversa la gaine de myéline de ses nerfs. Un frisson minuscule, une écharde d'intérêt.

Il se retourna.

Cillian Vane n'avait pas le regard d'un amateur d'art. Ses yeux étaient deux puits d'obsidienne, d'une profondeur insondable, qui ne se contentaient pas de regarder, mais qui mesuraient, pesaient, analysaient. Son visage était une étude de lignes dures et de contrastes : la pâleur de sa peau contre la noirceur de ses cheveux, la cicatrice fine qui barrait sa gorge comme une corde de piano tranchée.

Il ne sourit pas. Il ne fit aucun geste de politesse. Il se contenta de fixer Isadora, et elle eut l'impression soudaine d'être mise à nu, non pas dans sa nudité physique, mais dans la vacuité de son être.

« Vous n'êtes pas ici pour l'art, n'est-ce pas ? »

Sa voix était basse, une basse-taille riche qui semblait résonner directement dans le plexus solaire d'Isadora. Ce n'était pas un son qu'elle entendait, c'était une vibration qu'elle subissait.

Isadora serra les doigts sur le pied de son verre. « Je cherche quelque chose que je ne trouve pas. »

« Le silence ? » demanda-t-il, un sourcil à peine levé.

« Non. Le silence, je l'habite. Je cherche ce qu'il y a après. »

Cillian s'approcha. Il n'envahit pas son espace personnel ; il le redéfinit. Il dégageait une odeur de bois de santal, de papier ancien et quelque chose de plus froid, de plus métallique, comme l'air avant un orage. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle.

Isadora sentit la chaleur émaner de lui, une fournaise contenue sous un costume de laine sombre.

Il baissa les yeux vers ses mains. Il prit son temps, observant la corne sur le bout de ses doigts gauches, les micro-cicatrices, les tendons saillants.

« Vous ne jouez plus », affirma-t-il. Ce n'était pas une question. « Vos mains sont mortes. »

Isadora sentit un coup au ventre. Le premier impact réel depuis des siècles. « Comment le savez-vous ? »

« Parce que vous portez le silence comme un vêtement trop lourd », répondit Cillian. Il plongea son regard dans le gris d'orage de ses yeux à elle. « Vous ne jouez plus parce que vous n'entendez plus votre propre sang. Vous avez tout coupé. Les vannes, les nerfs, l'oxygène. Vous êtes une symphonie dont on a arraché toutes les pages. »

La tension entre eux devint palpable, une corde tendue à l'extrême, prête à claquer. Les invités autour d'eux semblèrent s'effacer, devenir des ombres floues. Il n'y avait plus que cet homme et cette vérité brutale qu'il lui jetait au visage.

« Qui êtes-vous ? » murmura-t-elle, sa voix se brisant légèrement.

« Quelqu'un qui sait que la vie ne se mesure pas au nombre de respirations que l'on prend, mais à ces instants qui nous coupent le souffle. Littéralement. »

Il fit un pas de plus. Isadora aurait dû reculer, mais ses pieds étaient soudés au sol. Cillian leva une main — une main large, aux doigts longs et puissants — et effleura, sans la toucher vraiment, la courbe de sa mâchoire. Elle sentit la chaleur de sa peau comme un incendie à distance.

« Vous êtes anesthésiée, Isadora Thorne. Vous errez dans votre propre vie comme une intruse. Vous voulez sentir à nouveau, n'est-ce pas ? Même si c'est la terreur. Même si c'est l'étouffement. »

Il savait son nom. Bien sûr qu'il le savait.

« Je peux vous rendre le son », continua-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure magnétique. « Mais le prix à payer est l'abandon total de votre contrôle. Vous devrez accepter de ne plus respirer pour enfin apprendre à vivre. »

Il glissa sa main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une carte. Elle était d'un noir mat, d'une texture étrange, presque organique, comme une peau de squalo. Il n'y avait pas de nom, seulement une adresse gravée en relief, et un chiffre romain :
VII.

Il lui tendit la carte. Lorsqu'elle la prit, leurs doigts se frôlèrent.

L'impact fut électrique. Une décharge brutale qui remonta le long du bras d'Isadora, secouant son cœur engourdi. Pour la première fois depuis la mort de son père, pour la première fois depuis qu'elle avait brisé son propre talent, elle ressentit quelque chose de pur. Une peur panique mêlée à une attraction gravitationnelle.

« L'Attique », dit-il. « Demain soir, à l'heure où la ville s'asphyxie sous ses propres lumières. Ne venez pas si vous tenez à votre tranquillité. Venez si vous voulez vous souvenir de ce que c'est que d'avoir besoin d'air. »

Cillian Vane recula, se fondant dans l'obscurité de la galerie avec l'aisance d'un prédateur retournant dans l'ombre.

Isadora resta seule, la carte noire serrée entre ses doigts qui, pour la première fois, se mirent à trembler violemment. Elle porta la carte à son visage. Elle sentait son odeur. Elle sentait le danger. Et au milieu de ce désert sensoriel qu'était sa vie, ce danger brillait comme un phare.

Elle regarda ses doigts. Sous la peau diaphane, elle crut voir, l'espace d'une seconde, le battement sourd et désordonné de son propre sang.

Le métronome venait de redémarrer. Sa cadence était celle d'un condamné.

Chapitre 2

L'Oxygène et l'Acier

L'ascenseur était une cage de verre et de chrome, un piston de métal s'enfonçant dans le larynx de la nuit. À mesure que les chiffres défilaient sur l'écran digital, Isadora sentait la pression s'accumuler derrière ses tympanes, un bourdonnement sourd, semblable à la note de pédale d'un orgue lointain. Quarante étages. Elle laissait derrière elle le borborygme de la ville, les klaxons grasseyés, l'odeur de friture des rues basses et le vacarme des solitudes qui s'entrechoquent.

Lorsqu'elle franchit le seuil de l'Attique, le silence la frappa comme une giflette de givre.

L'espace n'était pas un appartement, c'était une déclaration de guerre contre le superflu. Du béton poli, gris comme une mer d'huile sous la lune ; des parois de verre qui semblaient ne tenir que par la seule volonté de l'architecte ; et, au-delà, le vide. La métropole s'étalait à ses pieds, une nébuleuse de feux électriques, mais ici, à cette altitude, le monde n'était plus qu'un souvenir flou, une abstraction chromatique.

L'air sentait l'ozone et le bois de santal froid. Une odeur chirurgicale, presque sacrée.

Cillian Vane était là. Il ne l'attendait pas debout, en hôte courtois. Il était assis dans un fauteuil de cuir noir dont les lignes semblaient prolonger l'ossature du mobilier. Il lisait, ou peut-être écoutait-il simplement le bâtiment respirer. Lorsqu'il releva la tête, la lumière crue de la lune, filtrée par les baies vitrées, découpait les angles de son visage avec une précision de scalpel.

— Vous avez le pas lourd, Isadora, dit-il d'une voix basse, un baryton qui vibra jusque

dans la plante de ses pieds. Vous portez encore le bruit du monde sur vos semelles.

Elle ne répondit pas tout de suite. Ses doigts, gantés de cuir fin, triturèrent la carte noire dans sa poche. Elle se sentait obscène dans ce décor, avec son cœur qui battait trop vite et sa peau qui réclamait une sensation qu'elle n'arrivait pas à nommer.

— Cet endroit est... vide, finit-elle par lâcher.

— Il est pur, corrigea-t-il en se levant. Le vide est une opportunité. C'est le silence entre deux notes de votre violoncelle, Isadora. Ce moment où la musique n'existe plus, mais où l'émotion atteint son paroxysme parce que l'attente devient insupportable.

Il s'approcha. Il ne marchait pas, il glissait sur le béton comme un prédateur sur une banquise. Isadora ne recula pas, bien que chaque fibre de son être lui hurlât de fuir cet homme qui semblait avoir banni la chaleur de son univers.

Lorsqu'il fut à quelques centimètres, elle perçut la cicatrice qui barrait sa gorge. Elle n'était pas boursouflée, mais blanche, fine, une faille dans le marbre de sa peau. Elle imagina le cri qui avait dû s'échapper par cette ouverture, il y a longtemps. Ou peut-être était-ce le cri qu'on lui avait volé.

— Pourquoi m'avoir fait venir ? demanda-t-elle. Sa voix tremblait, une corde de violon mal accordée.

— Pour vous désapprendre à respirer, répondit-il. Vous vivez en apnée psychologique depuis des années. Vous ne sentez rien parce que vous saturez votre système nerveux de bruit blanc pour ne pas entendre le vide en vous. Pour ressentir, il faut d'abord accepter de cesser d'exister.

Il posa ses yeux d'obsidienne sur elle. Il y avait une autorité tranquille dans son

regard, une promesse de destruction et de reconstruction.

— Vous avez peur, n'est-ce pas ?

— Je ne sais plus ce que c'est, la peur. Je ne sais plus ce que c'est que d'avoir chaud. Ou froid.

— Nous allons remédier à cela.

Cillian désigna le centre de la pièce, là où le béton était le plus nu.

— Enlevez votre manteau. Vos chaussures. Soyez en contact avec la pierre. Elle a la température de l'indifférence.

Isadora s'exécuta, ses gestes étaient saccadés, presque rituels. Quand ses pieds nus touchèrent le béton poli, un frisson électrique remonta le long de ses jambes. Le froid était une morsure, une ponctuation brutale dans son engourdissement habituel. Elle se tint debout devant lui, fragile silhouette de fil de fer, les bras ballants, les yeux gris fixés sur la cicatrice à sa gorge.

— Approchez, ordonna-t-il.

Elle fit un pas. Puis un autre. La distance entre eux s'amenuisa jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur qui émanait de lui. C'était une chaleur anormale, volcanique, piégée sous son costume sombre.

— Fermez les yeux.

Elle obéit. Le noir derrière ses paupières n'était pas le repos, c'était un gouffre.

— La respiration est un automatisme de lâche, murmura Cillian tout près de son

oreille. On respire pour ne pas mourir, par réflexe, sans y penser. C'est la fonction la plus banale de notre condition. Mais quand l'air vient à manquer, chaque millimètre cube d'oxygène devient un univers en soi. La vie ne se goûte que dans les interstices de sa disparition.

Elle sentit soudain de larges mains se poser sur ses épaules. Elles étaient lourdes, d'une stabilité effrayante. Isadora sentit son cœur cogner contre sa cage thoracique comme un oiseau pris au piège.

— Expulsez tout l'air de vos poumons, Isadora. Tout. Ne gardez rien pour plus tard.

Elle exhala. Un souffle long, une reddition. Ses poumons s'affaissèrent, se ratatinèrent.

— Maintenant, ne reprenez pas.

Les mains de Cillian glissèrent de ses épaules vers son cou. C'était un mouvement lent, presque amoureux, d'une sensualité terrifiante. Ses pouces vinrent se loger juste sous la mâchoire d'Isadora, là où le sang bat la chamade contre la carotide. Les autres doigts enveloppèrent sa gorge. Il ne serrait pas. Pas encore. Il se contentait de prendre possession de l'isthme par lequel la vie transitait.

Une seconde.

Le silence de l'Attique sembla s'épaissir. Isadora entendait le tic-tac de son propre sang. C'était un son métallique, régulier, comme une horloge dans une maison vide.

Trois secondes.

L'absence d'air commença à brûler au centre de sa poitrine. Une petite étincelle d'acide qui se propageait. Ses doigts, le long de son corps, se crispèrent. Elle chercha

l'air par réflexe, ses lèvres s'entrouvrirent, mais les mains de Cillian étaient là, une barrière de chair chaude et de volonté. Il ne bloquait pas sa bouche, mais sa seule présence, la pression de ses pouces sur ses veines, intimait à son corps l'ordre de rester immobile.

Cinq secondes.

Les lumières de la ville derrière ses paupières closes commencèrent à danser, des explosions de phosphore violet et or. Le froid du sol avait disparu. Il n'y avait plus que la chaleur des mains de Cillian et cette brûlure interne qui devenait une symphonie. C'était douloureux. C'était exquis. Pour la première fois depuis des mois, elle ne pensait plus à son père, elle ne pensait plus à son violoncelle brisé. Elle n'était plus qu'une créature de chair réclamant son dû.

Sept secondes.

Le monde bascula. Le vertige n'était plus un concept architectural, c'était une chute libre. Elle vacilla.

D'un geste brusque, Cillian retira ses mains et la saisit par la taille pour l'empêcher de s'effondrer.

Isadora aspira une bouffée d'air dans un râle déchirant. L'oxygène entra dans ses poumons comme du verre pilé, une agression d'une pureté absolue. Elle haletait, agrippée aux revers de la veste de Cillian, son front contre son épaule. Elle sentait l'odeur de son propre effroi, une effluve âcre et sauvage, mêlée au parfum de l'homme.

— Regardez-moi, dit-il.

Elle leva les yeux, les iris noyés de larmes réflexes.

— Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

— Le... le chaos, balbutia-t-elle. J'ai eu l'impression que mes veines allaient exploser. C'était...

— C'était la vérité, Isadora. Votre corps vient de vous rappeler qu'il existe. Il n'a que faire de vos deuils et de votre mélancolie. Il veut survivre.

Il ne la lâchait pas. Sa main restait ancrée sur sa taille, une ancre dans la tempête. Isadora posa alors ses doigts, encore tremblants, sur la cicatrice à la gorge de Cillian. La peau y était différente, plus lisse, plus tendue. Un territoire conquis.

— Et vous ? demanda-t-elle dans un souffle. Qui vous a appris à vous taire comme ça ?

Un ombre passa dans le regard de Cillian, quelque chose de si ancien et de si sombre que l'air sembla se refroidir d'un coup dans la pièce. Il se dégagea avec une lenteur calculée, reprenant sa posture de maître des lieux, le visage redevenant un masque de béton poli.

— Le silence est le seul héritage qui vaille la peine d'être préservé, Isadora. Mon père était un homme qui croyait que le contrôle commençait par la maîtrise du souffle d'autrui. J'ai simplement perfectionné sa méthode.

Il se détourna pour regarder la ville. Le vent de la nuit hurlait contre les vitres renforcées, un cri muet.

— Vous reviendrez, dit-il, ce n'était pas une question. Parce que vous avez goûté à l'asphyxie, et que le reste du monde va désormais vous sembler affreusement fade. Vous avez besoin de ces sept secondes pour vous sentir vivante. Et moi...

Il marqua une pause, et Isadora crut voir, dans le reflet de la vitre, l'image d'un homme qui se noie lui-même dans son propre vide.

— ...moi, j'ai besoin d'un témoin pour ma symphonie inachevée.

Isadora ramassa ses chaussures. Ses pieds étaient gelés, mais ses poumons brûlaient encore d'un feu nouveau. Elle se dirigea vers l'ascenseur, mais avant que les portes ne se referment, elle le regarda une dernière fois. Il n'avait pas bougé. Silhouette noire découpée sur l'océan de lumières de la métropole.

Elle porta ses mains à sa propre gorge. Elle pouvait encore sentir la chaleur de ses pouces. Elle pouvait encore entendre le rythme de son sang.

Le métronome ne se contentait plus de battre. Il s'emballait. Et pour la première fois, elle n'avait pas envie de l'arrêter.

Chapitre 3

Le Pacte des Sept Secondes

L'ascenseur de « L'Oxygène » grimpait avec une fluidité écœurante, un sifflement pneumatique qui semblait aspirer les dernières certitudes d'Isadora. À mesure que les chiffres digitaux défilaient — 30, 35, 40 — la pression dans ses oreilles augmentait, une minuscule répétition de ce qu'elle venait chercher.

Lorsqu'elle franchit le seuil de l'attique, l'air lui parut différent. Plus sec, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets de ses bras diaphanes. Cillian l'attendait près de la baie vitrée, une silhouette d'encre découpée contre l'or agonisant du crépuscule. Il ne se retourna pas immédiatement. Il fixait la ville, ce tapis de neurones lumineux dont il semblait tenir les fils.

— Vous êtes à l'heure, Isadora. La ponctualité est la politesse des gens qui ont faim.

Sa voix était un violoncelle accordé trop bas, une vibration qui résonna jusque dans la pulpe des doigts de la jeune femme. Isadora ne répondit pas. Elle posa son sac à terre, le bruit du tissu contre le béton poli sonnait comme un coup de feu dans ce mausolée de verre. Elle se sentait dénudée, bien que son manteau de laine l'étouffât déjà.

Cillian se tourna enfin. Ses yeux d'obsidienne balayèrent le visage d'Isadora, notant la pâleur de ses lèvres, le tremblement presque imperceptible de sa mâchoire. Il s'approcha, réduisant l'espace avec une économie de mouvement qui trahissait une maîtrise absolue de son propre centre de gravité.

— Enlevez vos chaussures, ordonna-t-il doucement. Le cuir est un isolant. Je veux que vos pieds sentent la froideur de la pierre. Je veux que votre corps comprenne qu'il

n'y a plus de refuge.

Elle obéit. Le contact du béton glacé contre sa voûte plantaire fut un choc électrique. Elle frissonna, et pour la première fois depuis des mois, ce n'était pas un spasme de dégoût, mais une information brute. *Froid.*

Cillian la guida vers le centre de la pièce, là où deux fauteuils en cuir noir se faisaient face, séparés par un espace millimétré. Il ne l'invita pas à s'asseoir. Il resta debout, à quelques centimètres d'elle. L'odeur de Cillian l'envahit : un mélange de santal ancien, de métal froid et cette note imperceptible d'ozone qui précède l'orage.

— Voici le protocole, dit-il en levant une main, ses longs doigts esquissant une géographie invisible dans l'air. Sept secondes. Pas une de plus, pas une de moins. Le cerveau humain met environ quatre secondes à comprendre que l'apport en oxygène est rompu. À la cinquième, il panique. À la sixième, il commence à sacrifier le superflu pour préserver l'essentiel. C'est à la septième seconde, Isadora, que le voile se déchire. C'est là que vous verrez ce que vous cachez derrière votre silence.

— Et si je ne vois rien ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie élimé.

— Alors c'est que vous êtes déjà morte, et nous perdrons tous les deux notre temps.

Il fit un pas de plus. La chaleur qui émanait de lui était une insulte à la froideur de la pièce. Il posa ses mains sur les épaules d'Isadora. Elles étaient lourdes, ancrant la jeune femme dans le sol.

— Regardez-moi.

Elle leva les yeux. Le gris d'orage rencontra l'obsidienne.

— Je vais placer mes mains sur votre cou. Je n'utiliserai pas la force brute. C'est une

pression artérielle, précise, chirurgicale. Je vais fermer les vannes de votre conscience. Vous allez ressentir une chaleur monter, un bourdonnement dans les oreilles. Ne lutez pas contre le noir. Cherchez la couleur.

Isadora ferma les yeux, mais il tonna :

— Non. Les yeux ouverts. Je veux être le dernier témoin de votre chute.

Il déplaça ses mains. Ses pouces vinrent se loger avec une précision terrifiante dans les creux sous sa mâchoire, là où le sang bat la mesure de la survie. La peau de Cillian était brûlante contre la sienne. Isadora sentit son cœur cogner contre ses côtes comme un oiseau pris au piège dans une cage de verre.

— Inspirez, commanda-t-il.

Elle emplit ses poumons de cet air stérile, une dernière fois.

— Expirez. Tout. Jusqu'à la dernière molécule.

Elle vida son souffle. Elle se sentit vide, une coque de violoncelle sans cordes.

— Maintenant.

La pression fut instantanée.

****Seconde Un.****

Le monde vacilla. Le décor minimaliste de l'attique commença à se flouter sur les bords, comme une photographie plongée dans l'acide. Le visage de Cillian était la seule chose qui restait nette, un masque de marbre sombre, ses yeux scrutant les siens avec une intensité dévorante.

****Seconde Deux.****

Un sifflement monta des profondeurs de son crâne. C'était le bruit d'une marée qui se retire, emportant avec elle le sable et les souvenirs. Ses mains, qu'elle tenait le long de son corps, se crispèrent. Elle ne sentait plus le béton sous ses pieds. Elle flottait dans une mélasse d'ombre.

****Seconde Trois.****

La panique arriva. Un réflexe animal, viscéral. Ses poumons brûlèrent, une griffure de feu dans sa poitrine. Son corps hurla pour une bouffée d'air, mais les mains de Cillian étaient des serres d'acier. Il ne bougeait pas d'un millimètre. Il était son ancrage et son bourreau.

****Seconde Quatre.****

Le gris de ses yeux commença à se mouiller. Une larme solitaire roula sur sa joue, mais elle ne la sentit pas. La conscience d'Isadora s'effritait. Elle vit le visage de son père, le soir de l'accident, la silhouette de son violon brisé. Le silence n'était plus une absence de son, c'était un poids physique qui l'écrasait.

****Seconde Cinq.****

Le basculement. La douleur disparut brusquement. Le feu dans ses poumons se changea en une fraîcheur surnaturelle. Elle sentit ses membres s'alourdir, devenir de la pierre, de la lave refroidie. Cillian n'était plus un homme, il était une ombre divine présidant à son agonie.

****Seconde Six.****

Et soudain, l'explosion.

Ce n'était pas du noir. C'était un bleu lapis-lazuli, électrique, vibrant, une couleur qu'elle n'avait pas vue depuis l'enfance. Des éclats de pourpre dansèrent derrière ses rétines, des filaments d'or qui s'entrelaçaient comme les cordes d'un instrument céleste. Elle entendit une note, une seule, un La parfait, si pur qu'il lui lacéra l'âme.

****Seconde Sept.****

Le vide absolu. Une suspension totale. Elle n'était plus Isadora Thorne, la rescapée muette. Elle était le souffle lui-même, une particule de lumière suspendue dans le néant.

Cillian relâcha la pression.

L'air s'engouffra dans ses poumons avec une violence de séisme. Isadora s'effondra, les genoux percutant le béton. Elle haletait, de grands bruits rauques qui déchiraient le silence de l'attique. Chaque inspiration était une lame de rasoir, chaque expiration une confession.

Cillian ne l'aida pas à se relever. Il recula d'un pas, l'observant avec une curiosité clinique, presque prédatrice. Il sortit un petit carnet à couverture de cuir noir d'une poche intérieure et y traça quelques lignes rapides.

— Dilatation pupillaire à 4,2 secondes, murmura-t-il pour lui-même. Spasme du diaphragme à la sixième. Réaction chromatique visible dans le rictus.

Isadora, les mains à plat sur le sol, essayait de reprendre possession de ses sens. Le monde revenait par vagues agressives. Le froid du béton était devenu une brûlure. L'odeur de l'appartement était devenue entêtante, presque nauséabonde de propreté. Elle leva les yeux vers lui, sa vision encore hachée par des taches de couleur.

— J'ai vu... commença-t-elle, mais sa gorge était trop serrée.

— Vous avez vu la vie, Isadora. Ce n'est qu'en la menaçant qu'elle accepte de se montrer sans fard.

Il rangea son carnet. Son visage était redevenu ce masque de béton poli, mais ses doigts, qu'il frotta l'un contre l'autre, tremblaient très légèrement. Une faille dans l'armure.

— Partez, maintenant, dit-il avec une froideur soudaine. Votre corps a reçu sa dose. Si vous restez, vous allez chercher à intellectualiser ce qui vient de se passer. Et l'intellect est l'ennemi de la sensation.

Elle se releva avec difficulté, ses muscles étant comme de la gélatine. Elle ramassa ses chaussures, son sac, sans un mot. Elle se sentait lourde, comme si elle portait le poids de ces sept secondes dans chacune de ses cellules.

Alors qu'elle atteignait le vestibule, elle s'arrêta. Sans réfléchir, sans même en avoir conscience, un son s'échappa de ses lèvres. Ce n'était pas une parole. C'était une mélodie. Trois notes, fragiles, mélancoliques, une bribe d'une partition qu'elle pensait avoir enterrée avec son père. Elle la fredonna, un murmure qui sembla faire vibrer les parois de verre de l'attique.

Derrière elle, le silence de Cillian se fit pesant, presque tangible. Il ne dit rien, mais elle sentit son regard planté entre ses omoplates, un scalpel prêt à ouvrir à nouveau la plaie.

Elle monta dans l'ascenseur. Les portes se fermèrent sur la silhouette immobile de l'architecte du silence.

Dans la rue, le chaos de la ville l'agressa. Les klaxons, les néons, la foule pressée. Mais Isadora ne voyait plus la grisaille. Elle fixait le bleu d'une enseigne lumineuse, un bleu qui ressemblait à celui de sa vision. Elle portait ses mains à sa gorge. La peau y était sensible, presque douloureuse. Elle pressa ses propres doigts sur les marques invisibles laissées par Cillian.

Elle fredonna encore ces trois notes. Elle ne tremblait plus.

Dans l'attique, Cillian Vane était assis dans l'obscurité totale. Il ne regardait plus la ville. Il regardait ses propres mains, posées à plat sur ses cuisses. Il pouvait encore sentir la texture de la peau d'Isadora, la pulsation effrénée de sa carotide sous ses pouces.

Il ouvrit son carnet à la page des notes secrètes. Sous les observations cliniques, il ajouta d'une écriture serrée, presque fébrile :

"Sujet 0. La résonance est plus profonde que prévu. Elle n'a pas seulement vu la couleur. Elle a ramené un fragment de la symphonie. Danger : l'instrument commence à jouer tout seul."

Il ferma le carnet et ferma les yeux. Pour la première fois de sa vie, le silence qu'il avait si soigneusement construit lui parut insupportable. Il avait besoin de l'entendre à nouveau. Il avait besoin de savoir quelle serait la huitième seconde.

Même s'il devait l'étrangler pour l'obtenir.

Chapitre 4

La Morsure du Réveil

Le ciel de New York s'était effondré en une mélasse d'acier et d'eau froide. Dehors, la pluie n'était plus une métaphore ; elle était une agression tactile, une multitude d'aiguilles de glace venant perforer la léthargie d'Isadora. Elle marchait sans parapluie, le visage offert à l'averse, et pour la première fois depuis des mois, elle ne se contentait pas de constater l'humidité. Elle **sentait** le froid. Il ne s'agissait pas d'une fraîcheur printanière, mais d'une morsure profonde, un scalpel thermique qui s'insinuait sous ses pores, rappelant à ses nerfs atrophiés qu'ils possédaient encore une fonction.

Elle s'arrêta devant une vitrine sombre, le souffle court. Son reflet lui renvoya l'image d'une noyée aux yeux électriques. La sensation de la veille — ces sept secondes de vide absolu dans les mains de Cillian — agissait comme un réactif chimique. Le monde, autrefois gris et sourd, regagnait ses arrêtes tranchantes.

Elle entra dans un café miteux dont l'enseigne néon grésillait comme un insecte agonisant. L'odeur la frappa de plein fouet : un mélange âcre de marc brûlé, de graillon et de détergent bon marché. C'était violent, presque écoeurant, et pourtant, elle l'aspira à pleins poumons. Elle commanda un expresso, noir, serré, brûlant.

Quand elle porta la tasse à ses lèvres, elle ne chercha pas à souffler dessus. Elle voulait l'impact. Le liquide bouillant roula sur sa langue, une lave noire qui la fit tressaillir. La douleur fut immédiate, une brûlure nette qui lui arracha un gémissement étouffé. Ses yeux s'embuèrent, mais derrière ses paupières closes, elle vit une traînée de pourpre. Une couleur. Une vraie. Elle laissa la brûlure palpiter, savourant le goût de son propre sang alors qu'elle mordait sa lèvre inférieure pour ancrer la sensation.

Elle n'était plus une spectatrice de sa propre chair. Elle redevenait le territoire de sa propre agonie.

Le Conservatoire était une carcasse de souvenirs, une cathédrale de bois mort et de silences poussiéreux. Isadora déverrouilla la porte de la salle de répétition 4B, celle qui sentait le vernis de son père et l'échec. L'air y était rance, chargé de particules de colophane qui brillaient dans un rai de lumière blafarde.

Son violoncelle l'attendait dans son étui rigide, comme un cercueil vertical. Elle l'ouvrit avec une lenteur cérémonielle. L'instrument était magnifique, une courbe de bois d'érable dont les veines semblaient être celles d'un être vivant pétrifié. Elle s'assit, cala le corps de l'instrument entre ses genoux. Le contact du bois contre ses cuisses, à travers le tissu fin de son pantalon, lui parut soudain indécent d'intimité.

Elle ne prit pas l'archet.

Ses doigts longs et calleux se posèrent sur la corde de Do, la plus grave, celle qui faisait vibrer les os du bassin quand on la sollicitait. Elle la pinça. Le son fut sourd, une plainte étouffée.

Elle fixa la cheville d'accordage. Ses doigts tremblaient, mais sa volonté était d'un froid polaire. Elle commença à tourner. Elle tendit la corde, encore et encore. Elle sentait la tension monter, non seulement dans l'instrument, mais dans ses propres tempes. Le bois craquait, un gémissement structurel qui résonnait dans sa poitrine.

Encore.

Le Do devint un Ré, puis un Mi strident, une note qui n'aurait jamais dû exister sur

cette corde. La tension était telle que le chevalet semblait prêt à voler en éclats. Isadora respirait par la bouche, le cœur battant la chamade contre les côtes de l'instrument. Elle cherchait le point de rupture, cet instant précis où la création se transmute en destruction.

Le claquement fut comme un coup de feu.

La corde d'acier se rompit et vint fouetter le dos de sa main gauche avec une précision chirurgicale. Une ligne rouge, nette, parfaite, apparut instantanément sur sa peau diaphane. Une perle de sang perla, rubis minuscule sur la neige de son épiderme.

Isadora ne cria pas. Elle porta sa main à sa bouche et lécha la plaie, fermant les yeux pour mieux écouter le silence qui suivit l'explosion. Elle n'était plus la petite fille qui avait saboté l'instrument de son père par désespoir ; elle était une architecte testant la résistance de ses propres murs.

« Ce n'est pas suffisant », murmura-t-elle à l'obscurité de la salle.

L'attique de Cillian Vane l'accueillit avec sa morgue habituelle. L'odeur y était différente aujourd'hui : un parfum de santal froid et de métal propre, presque clinique. Cillian était là, debout devant la baie vitrée, contemplant la ville comme un dieu déchu regardant une fourmilière en feu.

Il ne se retourna pas quand elle entra, mais elle sut qu'il avait perçu le changement dans son aura. Le silence entre eux n'était plus un gouffre, mais un conducteur électrique.

— Tu sens la pluie, Isadora. Et le fer, dit-il d'une voix dont le timbre grave sembla masser les vertèbres de la jeune femme.

— J'ai commencé à me réveiller, répondit-elle. Mais le réveil est une agonie.

Il se tourna enfin. Son regard d'obsidienne balaya son visage, s'arrêtant sur la coupure fraîche sur sa main. Un pli presque imperceptible marqua son front. Il s'approcha, envahissant son espace personnel avec une autorité naturelle. Il prit sa main, ses doigts larges et chauds enveloppant la peau lésée.

— Tu t'es blessée. Pourquoi ?

— Pour vérifier que je n'étais pas en train de rêver de toi, Cillian. Pour savoir si la douleur de la veille était une anomalie ou un nouveau point de départ.

Il pressa doucement son pouce sur la blessure. La douleur fut vive, électrique. Isadora ne recula pas. Au contraire, elle fit un pas vers lui, réduisant la distance jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur qui émanait de son corps, ce contraste saisissant avec son allure de marbre noir.

— Je veux recommencer, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Mais je ne veux plus de sept secondes.

Cillian la lâcha brusquement. Il retourna vers son bureau de béton poli, où un carnet de cuir noir reposait, ouvert.

— Sept secondes est le protocole, Isadora. Au-delà, le cerveau commence à paniquer. On quitte l'immersion sensorielle pour entrer dans le domaine des dommages physiologiques. Je ne suis pas un bourreau.

— Tu es un menteur, répliqua-t-elle, son audace la surprenant elle-même. Tu ne crains pas pour mon cerveau, Cillian. Tu crains de perdre le contrôle. Tu as peur que si je reste trop longtemps dans ce vide, je finisse par y trouver quelque chose que tu

n'as pas encore cartographié.

Il se figea. La tension dans la pièce devint presque solide. Il se rapprocha d'elle, plus vite cette fois, une ombre prédatrice. Il la saisit par les épaules, ses doigts s'enfonçant dans sa chair frêle.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, siffla-t-il. Ce que tu appelles "vérité" est une noyade. À la huitième seconde, le corps ne cherche plus la vie, il accepte la fin. Je ne te laisserai pas te dissoudre dans mon salon pour satisfaire ton besoin de tragédie.

— Alors pourquoi as-tu écrit que l'instrument commence à jouer tout seul ?

Le silence qui suivit fut absolu. Cillian resserra sa prise, son visage à quelques centimètres du sien. Isadora pouvait voir la cicatrice sur sa gorge palpiter. Elle voyait l'homme derrière le masque chirurgical, un homme dévoré par une symphonie intérieure qu'il ne pouvait plus contenir.

— Tu as lu mes notes, dit-il, sa voix tombant d'un octave, vibrante de danger.

— Je les ai senties. Hier, quand tes mains étaient sur moi, je n'ai pas seulement vu du bleu. J'ai entendu ton silence. Il est plus bruyant qu'un orchestre symphonique. Tu es aussi vide que moi, Cillian. Tu as juste appris à meubler ton vide avec des murs de verre et des théories cliniques.

Il la poussa contre la baie vitrée. Le froid du verre dans son dos, la chaleur de Cillian devant elle. Le contraste était un supplice délicieux.

— Dix secondes, exigea-t-elle. Dix secondes sans air. Dix secondes pour voir ce qu'il y a derrière le rideau.

— Non.

Il plaça sa main sur sa gorge, non pas pour l'étouffer, mais pour sentir le rythme désordonné de son pouls. Ses yeux étaient d'une intensité insoutenable.

— Sept secondes, Isadora. Pas une de plus. Le contrôle est la seule chose qui nous empêche de devenir des monstres. Ou des cadavres.

— Et si je te supplie ?

Elle posa ses propres mains sur celles de Cillian, les guidant, les pressant contre sa trachée. Elle vit passer dans ses yeux une lueur de faim sauvage, un désir de briser tout ce qu'il avait construit. La tension érotique était si forte qu'elle en devenait une douleur, un manque d'oxygène avant même que la séance ne commence.

Cillian s'approcha de son oreille, son souffle chaud brûlant sa peau.

— Si tu me supplies, je devrai te détruire pour te sauver. Est-ce vraiment ce que tu veux ?

Isadora ferma les yeux, sa tête basculant en arrière contre le verre froid. Elle pouvait sentir l'acier de son regard peser sur elle. Elle était une corde tendue à l'extrême, prête à rompre, attendant le claquement final qui la libérerait enfin de la pesanteur.

— Je veux sentir la morsure, Cillian. Je veux que tu sois celui qui me ramène, ou celui qui me perd. Choisis.

Il ne répondit pas avec des mots. Il la saisit par la taille et la souleva presque, l'entraînant vers le centre de la pièce, là où la lumière de la ville ne parvenait plus. L'obscurité devint leur seul témoin.

Le jeu de pouvoir venait de changer de nature. Ce n'était plus une thérapie. C'était une

guerre d'usure sensorielle où la première personne à respirer aurait perdu.

Cillian la fit asseoir sur le fauteuil de cuir noir. Il s'agenouilla entre ses jambes, ses mains remontant lentement le long de ses cuisses, une caresse qui promettait autant de douleur que de plaisir. Isadora tremblait de tout son être, mais ce n'était plus la peur. C'était l'anticipation d'une résurrection.

— Sept secondes, Isadora, répéta-t-il, ses pouces se positionnant à la base de son cou, là où la vie bat le plus fort. Mais je vais m'assurer que chaque milliseconde de ces sept secondes te hante jusqu'à la fin de tes jours.

Il pressa.

Le monde s'éteignit. Un. Deux. Trois.

La douleur de la brûlure du café revint, mais transmutée en une lumière blanche. Quatre. Cinq. Six.

À la septième seconde, Isadora ne chercha pas l'air. Elle chercha la bouche de Cillian dans le noir. Elle voulait lui voler son souffle, lui arracher sa certitude, l'entraîner avec elle dans l'abîme où le temps n'existe plus.

Quand il relâcha la pression, elle ne prit pas une grande inspiration. Elle resta suspendue, les poumons vides, fixant l'obscurité.

— Huit, murmura-t-elle dans un souffle qui n'était pas encore le sien.

Cillian se recula, le visage décomposé, ses mains tremblant pour la première fois. Il la regardait comme si elle était un fantôme qu'il avait lui-même invoqué.

Le silence de l'attique n'était plus une armure. C'était une plaie ouverte.

Chapitre 5

L'Enfance du Souffle

L'écho du mot « huit » flottait encore dans l'air raréfié de l'attique, tel un flocon de cendre refusant de se poser. Cillian s'était redressé d'un bloc, ses articulations craquant dans le silence sépulcral. Il ne la regardait plus ; il fixait ses propres mains, ces instruments de précision qui venaient de trahir leur partition. L'odeur de la peau d'Isadora — un mélange de sel, de peur rance et d'une pointe de gardénia fané — lui collait aux phalanges comme une souillure sacrée.

Il recula d'un pas, puis deux, ses talons martelant le béton poli avec une régularité de métronome. *Tac. Tac. Tac.*

Ce bruit. Ce maudit battement mécanique.

Soudain, le verre et l'acier de l'appartement s'estompèrent, dévorés par le velours lourd et poussiéreux d'un autre temps.

Salzbourg, 1996.

L'air sentait la colophane, le bois verni et l'haleine fétide du café froid. Dans le grand salon de la demeure des Vane, la lumière d'hiver filtrait, grise et tranchante, à travers les vitraux. Cillian n'avait que dix ans, mais ses doigts connaissaient déjà la géographie exacte du piano à queue, une bête d'ébène dont les dents blanches semblaient prêtes à le dévorer.

Derrière lui, Alistair Vane ne respirait pas. Il n'enseignait pas ; il exigeait une perfection qui frisait l'extinction de l'âme.

— La musique n'est pas dans la note, Cillian, murmura la voix de baryton, basse, vibrante, une lame de rasoir contre la nuque de l'enfant. La musique est dans l'espace que tu laisses entre elles. Dans l'asphyxie du silence.

Le métronome sur le piano battait la mesure. *Tac. Tac. Tac.*

— Bloque, ordonna Alistair.

Cillian suspendit son souffle. Ses petits poumons brûlaient. Ses tempes battaient la chamade, un tambour de guerre sous sa peau d'albâtre. Il devait jouer le prélude de Chopin, mais sans reprendre d'air. Le monde commençait à vaciller, les bords de sa vision se teintant d'un violet électrique.

— Si tu respirez, tu tues la phrase, martelait le père. Deviens le silence.

À la dixième mesure, les doigts de Cillian flanchèrent. Une fausse note, un *si* bémol qui hurla dans le salon comme une injure. La gifle ne fut pas physique. Alistair se contenta de poser sa main sur la gorge de son fils, une pression légère, presque une caresse, mais d'une autorité absolue.

— Tu as peur du vide, Cillian. C'est pour cela que tu échoueras. Tu cherches l'air comme un mendiant cherche une pièce. Un artiste, un vrai, habite l'absence.

Il avait maintenu sa main là, juste assez longtemps pour que Cillian sente le pouls de son père contre le sien, un dialogue de prédateur à proie. C'était là qu'il avait appris : le pouvoir ne réside pas dans ce que l'on donne, mais dans ce que l'on retire. L'oxygène, l'amour, la certitude. Tout n'était qu'une question de débit.

Le présent revint frapper Cillian au visage avec la violence d'une porte de cellule.

Il était debout devant la baie vitrée, le front appuyé contre le verre froid. La ville, quarante étages plus bas, rampait comme une colonie d'insectes lumineux. Isadora n'avait pas bougé du fauteuil de cuir. Elle était là, cette épave magnifique, cette violoncelliste qui venait de briser la seule règle qu'il s'était juré de ne jamais enfreindre : garder la distance du bourreau.

— Va-t-en, Isadora, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un froissement de parchemin.

— Tu trembles, Cillian, répondit-elle.

Sa voix était différente. Elle n'était plus cette plainte monocorde de femme brisée. Elle avait une texture de velours râpé, une vibration souterraine qui l'agaçait autant qu'elle l'excitait.

— Je ne tremble pas. Je calcule le prix de ton insolence.

Il ne se retourna pas. Il l'entendit se lever. Le frôlement du tissu contre le cuir, le frottement de ses pieds nus sur le sol. Elle se déplaçait maintenant avec une grâce de somnambule, explorant cet espace qu'il avait conçu pour être une cage de verre stérile.

— Ce n'était pas de l'insolence, murmura-t-elle, s'approchant de son bureau massif en chêne brûlé. C'était un besoin. Le premier depuis... si longtemps.

Cillian quitta la pièce sans un mot, s'enfermant dans sa suite privée, là où le silence était le plus dense. Il avait besoin d'écraser ce souvenir d'Alistair, ce fantôme qui ricanait dans les coins d'ombre de son esprit. Il s'assit dans l'obscurité, les yeux clos,

essayant de retrouver le rythme de son propre cœur.

Dans le salon, Isadora resta seule.

L'attique « L'Oxygène » n'était plus un sanctuaire de guérison. C'était un laboratoire, et elle en était le spécimen de choix. Mais le spécimen venait de mordre la main du chercheur, et le goût du sang — ou était-ce celui de la vie ? — lui donnait une audace nouvelle.

Ses doigts, encore engourdis par la séance, errèrent sur le bureau de Cillian. Elle effleura une lampe d'architecte, une règle en acier, puis ses yeux furent attirés par un tiroir à peine entrouvert. Une erreur de Cillian. Une faille dans son armure de contrôle.

Elle l'ouvrit.

À l'intérieur, pas de dossiers médicaux. Pas de factures. Des partitions.

Isadora les sortit avec une précaution religieuse. Le papier était épais, de haute qualité, mais ce qui y était inscrit la fit frissonner. Ce n'était pas de la musique conventionnelle. Il n'y avait pas de clef de sol, pas de portées classiques.

C'étaient des diagrammes de fréquences cardiaques.

Des lignes ascendantes et descendantes, tracées avec une précision chirurgicale à l'encre de Chine noire. Sous chaque ligne, des annotations manuscrites, une calligraphie nerveuse et élégante.

Sujet 04. Syncope à 6.2 secondes. Rythme thêta atteint. L'extase est une décharge électrique dans le lobe temporal.

Elle tourna les pages. Ses yeux gris scannèrent les dates, les noms codés. Puis, son cœur manqua un battement. Une partition plus récente, l'encre semblant encore fraîche dans l'air sec de l'appartement.

Isadora. Séance 3.

Elle suivit du doigt la courbe de son propre cœur. Cillian avait noté chaque spasme, chaque hésitation de ses valves, chaque micro-seconde où son corps avait lutté contre le néant. Mais ce n'étaient pas des notes de médecin. C'était une composition. Les silences étaient marqués par des signes de repos, les accélérations par des **crescendos** violents.

Elle réalisa alors avec une clarté glaciale que Cillian ne cherchait pas à la guérir. Il cherchait à terminer une œuvre. Il utilisait sa douleur, son apathie et sa privation d'air pour orchestrer une symphonie biologique dont elle n'était que l'instrument.

Une page tomba au sol. En la ramassant, Isadora vit un croquis griffonné au dos. C'était un violoncelle, mais les cordes étaient remplacées par des veines. Et l'archet... l'archet était une main d'homme, la main de Cillian, serrée autour d'une gorge.

Le bruit d'une porte qui s'ouvre la fit sursauter.

Cillian était sur le seuil, sa silhouette découpée par la lumière crue du couloir. Il n'avait plus sa veste, sa chemise blanche était déboutonnée au col, révélant la cicatrice qui lui barrait la gorge — ce stigmate d'un cri étouffé qu'il portait comme une médaille de guerre.

Leurs regards se croisèrent. Isadora ne cacha pas les partitions. Elle les tenait contre sa poitrine, comme on tient un bouclier ou un enfant mort.

— Tu ne m'aides pas, Cillian, dit-elle, sa voix tremblante mais acérée. Tu me joues.

Il entra dans la pièce avec une lenteur prédatrice. L'air semblait se charger d'électricité statique, faisant se dresser les fins duvets sur les bras d'Isadora. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, ce contraste troublant avec la froideur de son âme.

— Tout est musique, Isadora, murmura-t-il. Ton chagrin est une basse continue. Ton silence est un **adagio**. Je ne te joue pas. Je te révèle à toi-même. Sans moi, tu n'es qu'un instrument désaccordé, oublié dans un grenier poussiéreux.

Il tendit la main, non pour reprendre les papiers, mais pour effleurer la joue d'Isadora de son pouce. Le contact fut comme une brûlure de glace.

— Ces notes... ce sont les battements de ton âme quand elle revient de l'autre côté. Est-ce que tu as déjà ressenti quelque chose d'aussi pur que ces sept secondes ? Est-ce que le monde réel, avec ses bruits inutiles et ses odeurs fades, peut rivaliser avec cette lumière blanche ?

Isadora sentit ses larmes monter, non par tristesse, mais par une frustration sauvage. Il avait raison. C'était là toute l'horreur de la situation. Dans ses mains, sous son emprise, elle se sentait exister pour la première fois depuis l'accident. Il l'asphyxiait pour lui rappeler qu'elle avait des poumons.

— Mon père... murmura-t-elle, les yeux fixés sur la cicatrice de Cillian. Mon père disait que le violoncelle était le seul instrument dont le son était assez proche de la voix humaine pour dire ce que les mots ne peuvent pas.

Elle fit un pas vers lui, brisant l'espace de sécurité qu'il essayait de maintenir malgré sa proximité.

— Qu'est-ce que ta symphonie essaie de dire, Cillian ? Qu'est-ce que tu essaies

d'expulser de toi en m'étouffant ?

Le visage de Cillian se contracta. Pendant un instant, le masque du maître du souffle se fissura, laissant entrevoir le petit garçon de Salzbourg, terrifié par le métronome. Ses doigts se resserrèrent sur la mâchoire d'Isadora, non pas avec violence, mais avec une sorte de désespoir tactile.

— Elle dit que le silence est la seule vérité, trancha-t-il. Le reste n'est que du bruit pour masquer notre solitude.

Il lui arracha les partitions des mains et les jeta sur le bureau.

— La séance est terminée.

— Non, répliqua-t-elle. Elle ne fait que commencer.

Elle saisit sa main — celle qui portait la trace de son propre pouls — et la porta à sa gorge, là où la peau était la plus fine, là où le secret de sa vie battait avec une ferveur retrouvée.

— Recommence, ordonna-t-elle. Et cette fois, ne t'arrête pas à sept. Va jusqu'où la musique s'arrête vraiment.

Cillian la regarda, et pour la première fois, Isadora vit de la peur dans ses yeux d'obsidienne. Non pas la peur de ce qu'il pourrait lui faire, mais la peur de ce qu'elle était en train de devenir : une partition qu'il ne savait plus lire, une mélodie qui s'écrivait d'elle-même, hors de sa portée.

L'attique n'était plus un théâtre. C'était un champ de bataille jonché de restes de souffles interrompus. Et dans le silence qui suivit, le seul bruit audible était celui de leurs deux cœurs, battant dans une syncope irrégulière, cherchant désespérément un

rythme commun dans l'obscurité grandissante.

Isadora ferma les yeux, attendant le noir, attendant le vide. Elle ne cherchait plus la guérison. Elle cherchait l'asphyxie totale, celle qui la libérerait enfin du poids de son propre nom.

Cillian ne bougea pas. Ses doigts tremblaient contre sa gorge.

Le chef d'orchestre avait perdu le contrôle de son instrument, et la symphonie menaçait de s'achever dans un cri que personne, pas même le silence, ne pourrait étouffer.

Chapitre 6

Écho dans la Poussière

La serrure du Vieux Conservatoire ne céda pas, elle s'abandonna. Un gémissement de métal rouillé, une plainte qui monta jusqu'aux voûtes invisibles dans le noir, et la porte massive vomit une bouffée d'air vicié, chargé de l'odeur de la colophane pétrifiée et du bois qui meurt.

Cillian resta sur le seuil, sa silhouette de jais découpée par les lumières froides de la rue. Isadora ne se retourna pas. Elle avançait dans les ténèbres familières, ses pieds nus glissant sur le parquet dont chaque latte semblait se souvenir d'une note oubliée. Ici, le silence n'était pas l'absence de son ; c'était un poids solide, une étoffe de velours gris qui s'enroulait autour de leurs poumons.

— Tu m'as emmené dans ton sépulcre, murmura Cillian.

Sa voix, d'ordinaire si lisse, heurta les murs avec une résonance métallique. Isadora sentit un frisson électrique courir le long de ses vertèbres. Elle s'arrêta au centre de la scène circulaire. La poussière dansait dans le faisceau d'un projecteur de sécurité, une neige immobile suspendue dans le temps.

— Ton attique est un laboratoire, Cillian, répondit-elle sans le regarder. Ici, c'est le seul endroit où le mensonge ne peut pas respirer.

Elle se dirigea vers le fond de la scène, là où une forme massive reposait sous un linceul de toile. D'un geste sec, elle arracha le tissu. La poussière s'éleva en une colonne de cendres. Le violoncelle apparut, une carcasse de bois sombre, les courbes d'une femme mutilée par l'abandon. Isadora s'assit sur le tabouret de cuir craquelé,

cala l'instrument entre ses cuisses. Le contact du bois froid contre ses genoux était une brûlure qu'elle accueillit avec une sorte de ferveur masochiste.

Cillian s'approcha, ses pas ne produisant aucun bruit, comme si le lieu refusait d'enregistrer sa présence. Il s'arrêta à deux mètres d'elle, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de laine noire. Ses yeux d'obsidienne scrutaient chaque mouvement, chaque tressaillement de ses doigts sur les cordes d'acier.

Isadora empoigna l'archet. Elle ne chercha pas l'accordage parfait. Elle chercha l'impact.

Le premier coup fut un déchirement. Une note basse, viscérale, qui sembla arracher le sol sous leurs pieds. Ce n'était pas de la musique ; c'était un râle. Elle jouait avec une violence qui confinait à l'automutilation, son corps entier basculant d'avant en arrière, ses cheveux blonds masquant son visage alors qu'elle attaquait le bois. Les cordes hurlaient, une dissonance atroce qui faisait vibrer les vitraux haut perchés.

Elle voulait qu'il entende l'horreur du silence qu'il prétendait maîtriser. Elle voulait lui montrer que son "asphyxie volontaire" n'était qu'un jeu d'enfant comparé à l'étranglement permanent de son âme.

Soudain, elle s'arrêta net. L'écho mit de longues secondes à mourir, ricochant contre les plâtres écaillés. Isadora haletait, le front perlé de sueur, les doigts crispés sur le manche du violoncelle comme si elle cherchait à l'étouffer.

— Mon père disait que le bois a une mémoire, commença-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie déchiré. Il disait que si on joue mal, on blesse l'instrument pour l'éternité.

Cillian ne bougea pas, mais elle sentit son attention se resserrer sur elle, une pression atmosphérique palpable.

— Le soir de sa mort, continua-t-elle, je n'ai pas pleuré. Je suis descendue dans son studio. J'ai pris son archet. Celui avec lequel il avait joué devant des rois. Et j'ai frotté de la graisse sur le crin. Juste assez pour que, lorsqu'il le poserait sur les cordes, le son glisse, s'effondre, devienne un couinement ridicule. Je voulais qu'il rate sa note. Je voulais qu'il ressente, une seule fois, ce que c'était que d'être imparfait.

Elle leva les yeux vers Cillian. Le gris de ses iris était devenu une tempête de cendres.

— Il ne l'a jamais su. Il a fait un infarctus en accordant son instrument, avant même d'avoir pu jouer. Je suis restée là, à le regarder s'éteindre sur le tapis, pendant que le silence de mon sabotage remplissait la pièce. C'est ce silence-là que je cherche dans tes mains, Cillian. Celui qui tue les pères. Celui qui n'a pas d'écho.

L'aveu tomba entre eux comme une lame de guillotine. L'élégance chirurgicale de Cillian sembla se craqueler. Pour la première fois, il ne semblait pas être le maître de la scène. Il était l'intrus dans un rituel dont il ne possédait pas les codes.

Il s'avança lentement. La distance se réduisit jusqu'à ce qu'elle puisse sentir la chaleur qui émanait de lui, cette odeur de santal et de pluie froide qui était son unique signature. Il posa sa main sur la sienne, là où elle serrait l'archet. Ses doigts étaient brûlants.

— Tu penses être un monstre, Isadora, murmura-t-il, si près qu'elle sentit son souffle sur sa tempe. Mais tu n'es qu'une symphonie qui refuse de s'achever. Tu cherches la punition, alors que tu devrais chercher l'incendie.

Il prit le violoncelle des mains d'Isadora et le posa au sol avec une délicatesse presque insultante. Puis, il la saisit par la taille et la souleva pour la mettre debout. Elle se sentit fragile, un fétu de paille dans l'œil du cyclone.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit. Dans ses yeux à lui, il n’y avait plus de contrôle. Il y avait une faim dévorante, une vulnérabilité sauvage qu’il ne parvenait plus à camoufler sous ses techniques de respiration.

Il ne l’embrassa pas comme on embrasse une amante. Il se jeta sur ses lèvres comme un noyé se jette sur une bouffée d’oxygène.

Le choc fut brutal. Leurs dents s’entrechoquèrent, un goût de fer — le sang de sa lèvre à elle, peut-être — envahit sa bouche. Isadora agrippa les revers de son manteau, ses doigts se griffant contre le tissu lourd. C’était un combat, une lutte pour l’air, pour l’existence, une tentative désespérée de fusionner deux solitudes irréconciliables.

La main de Cillian monta à sa gorge, non pas pour l’asphyxier cette fois, mais pour ancrer son visage contre le sien. Isadora laissa échapper un gémissement étouffé, un son qu’elle n’avait pas produit depuis des années. Ses sens, si longtemps anesthésiés, explosèrent. Elle sentait tout : le grain de la peau de Cillian sous ses ongles, la rudesse de sa barbe naissante, le battement frénétique de son cœur contre sa propre poitrine, et cette sensation de chute libre, de vertige absolu.

Ils reculèrent, chancelants, jusqu’à ce qu’Isadora soit pressée contre le piano à queue couvert de poussière. Le bois gémit sous leur poids. Cillian s’engouffra dans son cou, sa respiration saccadée brûlant la peau diaphane.

— Sept secondes, Isadora, souffla-t-il contre sa gorge. On a dépassé les sept secondes depuis longtemps.

— Ne t’arrête pas, répondit-elle dans un souffle, sa main s’égarant dans ses cheveux noirs. Tue-moi ou réveille-moi, mais ne me laisse pas dans l’entre-deux.

Le silence du conservatoire sembla se refermer sur eux, mais ce n'était plus la chape de plomb du passé. C'était un silence de création, un espace vide qu'ils remplissaient de leurs souffles mêlés, de leurs sueurs confondues.

Dans l'obscurité de la salle hantée, parmi les fantômes des notes perdues et les instruments brisés, Isadora comprit que la vérité n'était pas dans la musique, ni dans le silence de son crime. La vérité était là, dans cette asphyxie partagée, dans cette sensation sauvage d'être enfin, pour la première fois, horriblement vivante.

Cillian se redressa légèrement, son regard plongeant dans le sien avec une intensité qui la fit trembler. Il semblait terrifié par ce qu'il venait de découvrir : que l'instrument qu'il pensait accorder était en train de réécrire sa propre partition, et qu'il n'était plus le chef d'orchestre, mais la simple note qu'elle venait d'arracher au néant.

Dehors, la ville continuait son tumulte aveugle. Mais ici, dans le ventre du vieux conservatoire, le temps s'était arrêté. Et dans ce vide, sous la poussière des siècles, une nouvelle mélodie commençait à s'écrire, faite de chair, de sang et d'un besoin de l'autre si violent qu'il en devenait sacré.

Chapitre 7

La Chambre d'Isolement

L'acier de l'Attique « L'Oxygène » ne réchauffait jamais. Il se contentait de réfléchir la lumière crue des néons comme un miroir sans tain, figeant chaque particule de poussière dans une immobilité clinique. Après la moiteur hantée du conservatoire, ce vide-là avait le goût d'une lame de scalpel posée sur la langue. Cillian ne parlait pas. Ses mouvements étaient réglés comme une partition de Glass : une précision mécanique, une économie de gestes qui trahissait sa soif de contrôle.

Au centre de la pièce, une capsule ovoïde trônait comme une relique d'un futur oublié. Un sarcophage de polymère blanc, dont le couvercle ouvert baillait sur une eau saturée de sel, si immobile qu'elle semblait solide.

— Ton corps pèse trop lourd, Isadora, dit-il enfin. Ses mains s'attardèrent sur les réglages d'un tableau de bord tactile. Tu es encombrée par la résonance de tes propres os. Pour entendre ce qui se cache sous le silence, il faut d'abord que tu cesses d'exister physiquement.

Isadora frissonna. La corne de ses doigts, stigmaté de ses années de violoncelle, picotait. Elle se sentait comme une corde tendue à l'extrême, prête à rompre, ou à produire la note la plus pure de sa vie. Elle défit sa robe de soie grise, qui glissa sur le béton poli avec un soupir de défaite. Elle se tint debout, nue et diaphane, une épure de femme offerte à la froideur de l'acier. Les yeux de Cillian parcoururent sa colonne vertébrale, chaque vertèbre étant une promesse de fragilité.

— Entre, ordonna-t-il doucement. L'eau est à trente-cinq degrés Celsius. La température exacte de ta peau. Tu ne sauras plus où tu finis et où le monde

commence.

Elle s’immergea. La sensation fut immédiate : une étreinte visqueuse et chaude qui la souleva sans effort. La densité du sel la forçait à l’abandon. Elle flottait, suspendue dans un entre-deux amniotique. Cillian se pencha au-dessus d’elle, son visage une ombre découpée sur le plafond de verre où la ville pulsait, lointaine et indifférente.

— Je vais fermer le dôme. Tu auras ce casque. Ma voix sera ton seul fil d’Ariane. Si tu paniques, souviens-toi : la peur n’est qu’une information. Rien de plus.

Le couvercle se referma dans un chuintement hydraulique qui sonna comme un couperet. L’obscurité qui s’abattit ne fut pas une absence de lumière, mais une présence solide, une masse d’encre qui s’engouffra dans ses poumons.

Puis, le silence. Un silence total, si dense qu’elle crut entendre le sang tambouriner dans ses tympanes, un rythme tribal, obsédant. *Boum-boum. Boum-boum.* Le bruit de sa propre machinerie interne, insupportable de banalité.

— Respire, Isadora.

La voix de Cillian résonna directement à l’intérieur de son crâne, transmise par conduction osseuse. Elle était chaude, veloutée, chargée d’une autorité qui la fit dériver plus profondément dans le néant.

— Laisse tes membres se dissoudre. Tu n’es plus une violoncelliste. Tu n’es plus une fille. Tu es une vibration dans le noir.

Elle ferma les yeux, même si cela ne changeait rien à l’obscurité. Sans repères visuels ou tactiles, son cerveau commença à inventer. Des phosphènes dansèrent derrière ses paupières, des traînées d’argent qui prirent soudain la forme de cordes de boyau. L’odeur du sel se mua en celle de la colophane et du vieux bois de l’atelier de son

père.

L'air devint lourd, chargé d'une humidité qui n'était plus celle du caisson.

Papa ?

Elle ne le dit pas, mais la pensée hurla en elle. Elle revit la scène, non plus comme un souvenir, mais comme une réalité sensorielle brute. L'odeur de l'huile de lin. Le craquement du vernis sous ses propres doigts, ce soir-là, lorsqu'elle avait desserré les chevilles du Stradivarius, sabotant l'instrument avec une précision de chirurgienne, une vengeance muette contre l'exigence tyrannique de celui qui l'aimait mal.

— Isadora, ton rythme cardiaque s'accélère. Ne lutte pas contre l'image. Traverse-la.

Mais elle ne pouvait pas. Elle était de nouveau dans l'ombre du studio. Elle entendait le souffle court de son père alors qu'il accordait l'instrument, ignorant que la tension allait briser le bois précieux. Elle revit le moment où la corde de Sol avait claqué — un coup de fouet sec — et où le visage du vieil homme s'était décomposé, non pas de colère, mais d'une tristesse si absolue qu'elle en était mortelle. Le choc. Son cœur à lui qui lâche, là, sur le tapis persan dont elle sentait maintenant la laine rêche sous ses genoux.

— Je l'ai tué, hoqueta-t-elle, l'eau salée s'engouffrant dans sa bouche alors qu'elle s'agitait brusquement dans le caisson.

— Non, Isadora. Reste immobile. Tu es dans l'eau. Tu es en sécurité.

Mais l'eau n'était plus une protection. Elle était devenue le liquide amniotique d'une culpabilité qui la noyait. Elle sentit la main de son père — froide, terreuse — se poser sur sa gorge. L'asphyxie ne venait pas du manque d'air, mais de l'abondance du passé. Elle commença à se débattre, ses mains frappant les parois lisses du caisson, un bruit

de tambour sourd qui résonnait comme un glas.

— Sors-moi de là ! Cillian !

— Pas encore. Sept secondes, Isadora. Regarde le monstre en face pendant sept secondes.

— Je me noie !

Elle perdit tout sens de l'orientation. Le haut, le bas, tout s'était confondu dans une spirale de terreur. Elle avala une goulée d'eau saturée de sel qui lui brûla les sinus, déclenchant un spasme de toux violent. Ses poumons réclamaient l'oxygène avec une rage animale.

Soudain, le couvercle s'ouvrit. Mais au lieu de la lumière salvatrice, elle sentit une main puissante se plaquer sur son front, la repoussant sous la surface.

Cillian.

Ses yeux, au-dessus d'elle, étaient deux abîmes noirs, dépourvus de pitié. Il ne l'aidait pas. Il la maintenait dans l'agonie.

— Un... souffla-t-il.

Isadora ouvrit les yeux sous l'eau. À travers le filtre salin qui lui brûlait la cornée, elle vit le visage de Cillian, déformé par la réfraction, tel un dieu cruel exigeant un sacrifice. Elle griffa ses bras, ses ongles s'enfonçant dans sa chair, mais il ne cilla pas.

— Deux...

Le monde se teinta de rouge. Les sons devinrent des battements de tambour

assourdissants. Sa poitrine était un brasier. Elle n'était plus Isadora Thorne, elle n'était plus qu'une volonté de survie, une étincelle de vie primitive qui refusait de s'éteindre.

— Trois... Quatre...

L'hallucination de son père s'évapora. Il n'y avait plus de violon, plus de passé, plus de culpabilité. Il n'y avait que la pression de la main de Cillian et la brûlure de ses poumons. Le néant la réclamait, mais son corps, ce corps qu'elle avait méprisé et anesthésié pendant des années, hurlait son désir de durer.

— Cinq... Six...

Le temps se dilata. Chaque milliseconde était un siècle de souffrance pure, une épuration par le vide. Elle ne pensait plus. Elle **était** le manque. Elle était la soif.

— Sept.

Cillian ne la relâcha pas. Il attendit. Un, deux, trois battements de cœur supplémentaires. Le visage d'Isadora devint livide, ses mouvements se firent plus faibles, ses doigts glissant mollement sur les bras de l'architecte.

C'est à cet instant précis, à la frontière exacte où la vie abdique, qu'il la tira vers le haut.

Elle jaillit hors de l'eau dans un cri déchirant, un spasme de vie si violent qu'elle manqua de se briser les côtes. Elle s'agrippa au bord du caisson, vomissant l'eau salée, sa poitrine se soulevant dans des hoquets désordonnés. L'air de la pièce, qu'elle trouvait froid quelques minutes plus tôt, lui parut aussi brûlant et précieux que du plomb fondu.

Cillian était agenouillé à côté d'elle. Il ne cherchait pas à la reconforter. Il observait,

avec une fascination presque religieuse, la rougeur qui remontait sur sa peau diaphane, le tremblement de ses mains, l'éclat de terreur et de rage sauvage dans ses yeux gris.

— Regarde-toi, murmura-t-il, sa voix vibrant d'une émotion contenue. Tu sens ton cœur ? Tu sens la chaleur de ton sang ?

Isadora se tourna vers lui, ses cheveux trempés collés à son visage comme des algues. Elle leva une main — une main qui ne tremblait plus d'incertitude, mais de fureur — et le frappa au visage. Le bruit de la gifle claqua dans l'immensité de l'Attique.

Le visage de Cillian bascula sur le côté. Une marque rouge commença à fleurir sur sa joue pâle. Il ne bougea pas, ne se défendit pas. Il ferma les yeux, savourant l'impact.

— Tu as failli me tuer, articula-t-elle entre ses dents, sa voix n'étant plus qu'un sifflement rauque.

— Non, répondit-il en tournant lentement son regard vers elle. Je t'ai ramenée. Ton père est mort, Isadora. Mais toi, pour la première fois, tu es ici. Totalemment ici.

Elle s'effondra contre lui, non par faiblesse, mais parce qu'elle n'avait plus la force de porter seule le poids de sa propre existence retrouvée. Elle sentit le tissu noir de sa chemise contre sa joue, la chaleur de son corps qui semblait absorber son propre froid. Elle pleurait, des larmes silencieuses qui se confondaient avec l'eau salée du caisson.

Cillian passa ses bras autour d'elle, une étreinte qui tenait autant de la possession que de la protection. Il posa ses lèvres contre sa tempe, là où une veine battait furieusement.

— Le silence est terminé, Isadora. Maintenant, nous pouvons commencer la

symphonie.

Dans l'ombre de l'Attique, au quarantième étage, Isadora comprit que le prix de sa résurrection était une servitude volontaire. Elle venait de donner à Cillian les clés de son abîme, et il n'avait aucune intention de la laisser remonter à la surface sans lui. Elle était son instrument, et il venait de découvrir la seule note capable de le briser à son tour.

Le silence n'était plus une pénitence. C'était un champ de bataille.

Chapitre 8

Symphonie d'Hémoglobine

L'obscurité dans l'Attique n'était jamais totale. Elle avait la couleur d'une ecchymose profonde, un mélange de bleu nuit et de gris bitume, filtré par les baies vitrées qui séparaient le ciel de l'acier. Isadora restait immobile, allongée sur les draps de soie noire qui semblaient vouloir l'engloutir. À ses côtés, le souffle de Cillian était une métronome d'une régularité insultante. Il dormait de ce sommeil lourd des prédateurs après la curée, une main encore ouverte sur l'oreiller, cette main qui, quelques heures plus tôt, lui avait arraché l'air pour lui rendre la vie.

Elle se redressa lentement. Chaque muscle de son cou criait, une raideur qui lui rappelait l'étreinte de l'eau salée et la pression des doigts de Cillian sur sa carotide. Sa peau, autrefois anesthésiée, brûlait maintenant au moindre contact de l'air frais pulsé par la climatisation. C'était une agonie exquise. Elle était une plaie ouverte, et le monde entier était du sel.

Ses pieds nus ne firent aucun bruit sur le béton poli. Elle se glissa hors de la chambre, guidée par une intuition qui n'était pas la sienne, mais celle de l'instinct de survie qu'il avait réveillé en elle. Elle traversa le salon minimaliste, cet aquarium de verre suspendu au-dessus du vide, où les lumières de la ville scintillaient comme des neurones en pleine convulsion.

Le bureau de Cillian se trouvait au bout d'un couloir baigné d'une lumière diffuse, presque chirurgicale. La porte était entrouverte, une invitation muette ou un piège. Elle entra.

L'air ici sentait différemment. Ce n'était plus l'ozone du caisson de privation

sensorielle, ni le santal boisé que Cillian portait comme une seconde peau. C'était l'odeur de l'encre sèche, du papier ancien et d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets sur ses bras diaphanes. Le bureau était une table de dissection de verre fumé. Dessus, une lampe d'architecte jetait un cercle de lumière crue sur une série de classeurs en cuir noir.

Isadora hésita. Le silence du quarantième étage pesait sur ses tympans, une pression similaire à celle des profondeurs. Ses doigts, ces longs appendices de violoncelliste qu'elle croyait morts, tremblaient légèrement lorsqu'elle ouvrit le premier dossier.

Ce qu'elle vit la fit déglutir avec une difficulté physique.

Ce n'étaient pas des plans de bâtiments. Ce n'étaient pas des esquisses de structures urbaines. C'étaient des partitions. Mais une musique que l'œil humain n'était pas censé déchiffrer. Les portées étaient surchargées de notations mathématiques, de fréquences hertziennes et de tracés d'électrocardiogrammes collés à même le papier. En haut de la première page, une calligraphie élégante, presque amoureuse, traçait ces mots : *« La Symphonie des Ombres – Mouvement I : L'Hypoxie de Clara. »*

Isadora tourna les pages, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège dans une cage de verre. Des photos étaient épinglées aux marges. Une femme aux yeux dilatés, les lèvres bleuies par le manque d'oxygène. Une autre, dont le cou portait les mêmes marques que celui d'Isadora, les yeux révulsés dans une extase qui ressemblait à la mort.

Sous chaque graphique de fréquence, Cillian avait annoté des observations d'une froideur clinique :

« Fréquence de la terreur pure : 14 Hz. Transition vers la phase de lâcher-prise à 120 secondes. Le cri étouffé produit une dissonance en Do mineur. Sublime. »

Isadora sentit un froid polaire envahir ses veines. Elle n'était pas sa patiente. Elle

n'était pas son miracle. Elle était sa muse de laboratoire.

Elle ouvrit le dernier tiroir du bureau. Il contenait un enregistreur à bandes, une relique analogique dont les bobines semblaient attendre un souffle pour tourner. À côté, un casque audio en cuir usé. Elle l'enfila, ses mains agissant indépendamment de sa volonté. Elle pressa *Play*.

Le son commença par un bourdonnement sourd, une nappe de basses si profonde qu'elle fit vibrer ses os. Puis, une voix. Un gémissement. Ce n'était pas un chant, c'était le bruit d'une gorge qui se serre, de poumons qui luttent pour une dernière molécule d'oxygène. Cillian avait orchestré ces rôles. Il avait ajouté des cordes derrière la suffocation, un violon strident qui imitait le sifflement de l'air dans une trachée comprimée.

C'était magnifique. C'était une horreur absolue.

Isadora ferma les yeux, les larmes brûlant ses joues. Elle reconnut le rythme. C'était le rythme de sa propre agonie dans le caisson. Il l'avait enregistrée. Chaque spasme de son diaphragme, chaque battement erratique de son cœur était devenu une note dans sa "Symphonie d'Hémoglobine".

— Tu cherches la clé de sol, Isadora ?

La voix de Cillian, basse et veloutée comme un violoncelle, déchira le silence derrière elle.

Elle sursauta, le casque glissant sur ses épaules, mais elle ne se retourna pas. Elle fixa la partition devant elle, les yeux embués.

— Tu collectionnes les fréquences de la douleur, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie déchiré. Tu ne m'as pas sauvée. Tu m'as juste... accordée. Comme

un instrument de plus dans ton orchestre de fantômes.

Elle entendit le froissement du tissu alors qu'il s'approchait. Elle sentit sa chaleur avant même qu'il ne la touche, cette aura magnétique qui l'avait attirée dans son orbite dès le premier jour. Il posa ses mains sur ses épaules. Ses doigts étaient chauds, trop chauds contre sa peau glacée.

— La plupart des gens passent leur vie à murmurer dans un brouillard de médiocrité, dit-il contre son oreille, son souffle provoquant un frisson électrique le long de sa colonne vertébrale. Toi, Isadora... quand tu as cessé de respirer, tu as crié la vérité la plus pure que j'aie jamais entendue. Une note parfaite. Sans ego. Sans mensonge.

— Je ne suis pas une note, Cillian. Je suis une femme.

— Es-tu sûre ? demanda-t-il en faisant glisser une main vers sa gorge, ses doigts encerclant doucement la zone où les marques rouges commençaient à virer au violet. Il y a une heure, dans l'eau, tu n'étais plus une femme. Tu étais l'univers entier qui tentait de se contracter dans une seule cellule. Tu étais la vie à l'état brut. Ne me dis pas que tu préfères le silence de ton existence d'avant.

Il la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face. Son regard d'obsidienne était insondable, dépourvu de culpabilité, rempli d'une fascination dévorante. Il ne voyait pas son effroi ; il voyait une œuvre d'art en cours de finition.

— Ces femmes... commença-t-elle en désignant les dossiers. Où sont-elles ?

— Elles sont allées au bout de leur mélodie, répondit-il avec une simplicité terrifiante. Certaines ne supportent pas la dissonance du retour à la réalité. Elles choisissent le silence éternel. Mais toi... toi, tu es différente. Tu as la corne du violon au bout des doigts. Tu sais que pour créer, il faut détruire.

Il resserra très légèrement sa prise sur son cou. Pas pour l'étouffer, juste pour lui rappeler le pouvoir qu'il détenait. Isadora aurait dû hurler, s'enfuir, griffer ce visage d'ange déchu. Mais son corps trahissait sa conscience. À la pression de ses doigts, ses poumons s'ouvrirent de réflexe, cherchant une inspiration profonde. Son cœur, qui avait été une pierre inerte pendant des mois, s'emballa contre sa poitrine.

La trahison était totale, mais le besoin était plus fort. Elle détestait la monstruosité de Cillian, mais elle était devenue dépendante du monstre. Il l'avait brisée, oui, mais dans les débris, il avait trouvé l'étincelle que son père avait éteinte avec ses propres mains autoritaires.

— Tu as écrit mon agonie, Cillian, souffla-t-elle, ses mains se posant sur les poignets de l'architecte, non pour les repousser, mais pour les maintenir là.

— J'ai écrit ta libération, corrigea-t-il. Regarde-toi. Tu trembles. Tu sens le sang cogner contre tes tempes. Tu sens l'humidité de tes propres yeux. Tu es plus vivante dans cette trahison que tu ne l'as jamais été dans ton deuil.

Il l'embrassa alors, un baiser qui avait le goût du fer et du désespoir. C'était une collision, pas une caresse. Isadora y répondit avec une faim sauvage, ses ongles s'enfonçant dans les avant-bras de Cillian. Elle était l'instrument, il était l'archet, et la musique qu'ils jouaient ensemble était une marche funèbre pour leurs âmes respectives.

Elle se laissa pousser contre le bureau de verre, les dossiers de la "Symphonie des Ombres" s'éparpillant sur le sol comme des feuilles mortes dans un cimetière. Sous elle, les courbes de fréquences des autres femmes, celles qui n'avaient pas survécu à la beauté de l'asphyxie.

Cillian s'écarta d'un pouce, ses yeux plongeant dans les siens avec une intensité chirurgicale.

— Sept secondes, Isadora, murmura-t-il. C'est tout ce qu'il faut pour que le monde s'efface. C'est tout ce qu'il faut pour que tu m'appartiennes totalement.

Il ne lui demanda pas la permission. Il savait. Il descendit sa main vers l'ourlet de sa nuisette en soie, tandis que l'autre restait ancrée à sa gorge, trouvant le point exact où le pouls battait la chamade.

Isadora ferma les yeux. Elle voyait les notes noires danser derrière ses paupières. Elle sentait l'odeur de l'encre et de la peur. Elle savait qu'elle se noyait, que ce bureau n'était qu'un autre caisson, une autre cage. Mais alors qu'il commençait à lui retirer l'air une nouvelle fois, elle réalisa avec une horreur délicate qu'elle ne voulait plus jamais respirer seule.

Le silence n'était plus une pénitence. C'était son nouveau royaume. Et Cillian Vane en était le bourreau couronné.

Au sol, une feuille isolée restait visible sous la lumière de la lampe. C'était la dernière page du dossier "I". Elle était blanche, à l'exception d'une seule annotation en bas de page :

« Finale : La note de rupture. À enregistrer lors de l'asphyxie terminale. »

Isadora ne la vit pas. Elle était déjà ailleurs, dans cette zone d'ombre où l'oxygène manque, là où la musique commence enfin à avoir un sens.

Chapitre 9

La Désharmonie des Corps

L'air de l'attique avait le goût de l'ozone et de la fin du monde.

Isadora restait immobile, les pieds nus sur le béton poli, sentant la morsure du froid remonter le long de ses chevilles comme une marée de mercure. Dans sa main droite, les feuilles du dossier « I » tremblaient, un bruissement de papier froissé qui sonnait, dans le silence sépulcral de la pièce, comme le râle d'un agonisant. L'encre noire des graphiques — ces courbes de fréquences qui disséquaient ses terreurs — semblait encore humide, tachant ses doigts d'une culpabilité qu'elle n'avait pas choisie.

Cillian était là, à la lisière de l'ombre, une silhouette découpée avec une précision chirurgicale contre la baie vitrée où la ville, en bas, n'était plus qu'un magma de lumières floues. Il ne bougeait pas. Il attendait que le poison fasse son effet.

— Tu n'es pas un architecte, Cillian, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie déchiré. Tu es un taxidermiste.

Elle lança les feuilles. Elles planèrent une seconde, telles des ailes d'oiseaux morts, avant de s'écraser sur le sol.

— Tu attendais quoi ? La note finale ? Le moment exact où mon cœur s'arrête pour voir si le silence est plus pur que ma musique ?

Cillian fit un pas dans la lumière crue. Son visage était un masque de marbre, mais ses yeux — ces deux puits d'obsidienne — brûlaient d'une lueur prédatrice. Il ne chercha pas à nier. L'honnêteté était sa cruauté la plus raffinée.

— Je cherchais la vérité, Isadora. Celle que tu caches derrière tes cordes de violon rompues. La colère est un magnifique moteur de réveil, ne trouves-tu pas ? Regarde tes mains. Elles ne tremblent plus.

C'était vrai. La rage avait figé ses membres, injectant dans ses veines un sang nouveau, acide, bouillant. Elle se sentait exister avec une violence qui l'effrayait. Chaque pore de sa peau semblait s'ouvrir, absorbant l'odeur de cuir de son fauteuil, le parfum métallique de la pluie qui commençait à cingler les vitres, le sel de ses propres larmes qu'elle refusait de verser.

— Tu te sers de nous comme de partitions de rechange, cracha-t-elle en s'avancant vers lui. Combien étaient-elles avant moi ? Combien ont fini par ne plus jamais reprendre leur souffle pour satisfaire ta curiosité macabre ?

Elle était si près de lui qu'elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps, une fournaise sous le costume sombre. Cillian inclina la tête, un geste presque tendre qui fit frissonner Isadora de dégoût et de désir mêlés.

— Elles n'avaient pas ton endurance, répondit-il d'une voix basse, vibrante comme une note de contrebasse. Elles cherchaient l'oubli. Toi, tu cherches la collision.

D'un mouvement brusque, il saisit la main d'Isadora et la plaqua contre sa propre gorge. La peau y était dure, marquée par cette cicatrice longiligne qui barrait son cou comme un trait de plume malheureux. Isadora voulut retirer ses doigts, mais il les maintint avec une force de fer.

— Tu veux savoir d'où elle vient ? demanda-t-il, ses yeux plongeant dans les siens avec une intensité qui lui fit l'effet d'une décharge électrique. Mon père ne supportait pas les fausses notes. Pas plus qu'il ne supportait mes cris quand il me forçait à tenir l'archet jusqu'à ce que mes doigts saignent. Un soir, le cri est sorti. Un do dièse

parfait, pur, terrifié. Il a voulu couper le son à la source. Il a voulu couper le cri.

Le pouce d'Isadora effleura la cicatrice. Elle sentit le cartilage, la trachée, le battement sourd et régulier d'une vie qui s'était construite sur une tentative d'assassinat. La douleur de Cillian n'était pas un concept ; elle était une texture, un relief sous sa pulpe.

— Nous sommes les deux faces d'une même pièce de monnaie jetée dans l'abîme, Isadora. Tu t'es tue par choix. On m'a imposé le silence. Alors ne me parle pas de prédation. Je ne fais que t'offrir le seul miroir où tu oses te regarder.

La tension dans la pièce devint insoutenable, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. L'air semblait s'être raréfié, comme si l'appartement lui-même commençait l'asphyxie. Isadora sentit une pulsion sauvage l'envahir. Elle voulait le briser, le vider de cet air qu'il gérait avec une arrogance de dieu.

— Alors montre-moi, provoqua-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Pas de chronomètre. Pas de capteurs. Pas de dossiers. Juste nous. Jusqu'à ce que l'un de nous supplie.

Un sourire sans joie étira les lèvres de Cillian. Ce n'était plus le Maître du Souffle qui se tenait devant elle, mais un homme aux abois, un homme qui avait faim de sa propre perte.

Il la saisit par la taille et la projeta contre le mur de verre. Le choc fit vibrer la structure. Le froid de la vitre contre son dos, la chaleur de Cillian contre son ventre ; Isadora était prise en étau entre deux pôles extrêmes. Ses mains remontèrent vers le visage de l'architecte, griffant ses joues, cherchant une prise, tandis que les lèvres de Cillian s'écrasaient sur les siennes avec une brutalité qui goûtait le sang et le désespoir.

Ce n'était pas un baiser. C'était une lutte pour le territoire.

Il descendit ses mains vers sa gorge. Pas avec la douceur clinique des séances précédentes, mais avec une urgence animale. Ses doigts se refermèrent. Isadora ne ferma pas les yeux cette fois. Elle voulait voir le moment où la lumière s'éteindrait.

Un.

Le monde commença à vibrer. Le bourdonnement de la ville disparut, remplacé par le battement de son propre sang dans ses tempes, un tambour de guerre sourd et obsédant.

Deux.

L'oxygène prisonnier de ses poumons devint une brûlure, un incendie qui cherchait une issue. Elle fixa le regard de Cillian. Elle y vit une faille. Pour la première fois, le masque s'effritait. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris. Il ne contrôlait plus rien. Il se noyait avec elle.

Trois.

Les couleurs se délavèrent. Le gris de l'attique vira au violet profond, au noir d'encre. Isadora sentit ses forces la quitter, ses bras retomber le long de son corps, mais son esprit n'avait jamais été aussi lucide. Elle voyait chaque détail : la goutte de sueur qui perlait sur la tempe de Cillian, le grain de sa peau, l'odeur de sa peur qui se mêlait à la sienne.

Quatre.

La douleur devint une extase. Une déconnexion totale. Son corps n'était plus une prison de chair tremblante ; il devenait une vibration pure, une note tenue à l'infini,

au-delà de la portée. Elle n'avait plus besoin d'air. Elle avait besoin de cette absence.

Cinq.

Cillian lâcha un grognement étouffé, un son qui semblait venir du fond des âges. Ses doigts se crispèrent davantage. Il était en train de perdre le pari qu'il s'était fixé. Il ne l'observait plus ; il la suppliait silencieusement de l'emmener avec elle dans cette zone d'ombre où plus rien n'avait d'importance.

Six.

Le cœur d'Isadora rata un battement. Un silence blanc, absolu, l'enveloppa. C'était la note terminale. Celle qu'elle cherchait depuis que son père était mort dans ses bras. Elle vit la musique. Des traînées de feu argenté qui dansaient dans le vide. Elle était libre. Elle était morte. Elle était plus vivante que n'importe qui sur cette terre.

Sept.

Le monde explosa.

Cillian la relâcha brusquement, ses propres jambes fléchissant. Isadora s'effondra au sol, ses poumons s'ouvrant dans un déchirement atroce, aspirant l'air avec un bruit de succion désespéré. Elle toussa, le corps secoué de spasmes, tandis que l'oxygène revenait brûler ses alvéoles comme de l'acide sulfurique.

Cillian était à genoux devant elle, le souffle court, les mains tremblantes — des mains de pianiste après un concert épuisant. Il la regardait avec une horreur fascinée. Il avait franchi la limite. Il l'avait presque tuée, et dans ce "presque", il avait trouvé sa propre défaite.

— Tu... tu as vu ? parvint-il à articuler, sa voix brisée.

Isadora, les yeux encore injectés de sang, son visage marqué par les empreintes de ses doigts, esquissa un sourire qui ressemblait à une blessure. Elle tendit une main tremblante et toucha la cicatrice sur sa gorge.

— J'ai entendu ton cri, Cillian, murmura-t-elle entre deux inspirations erratiques. Il était magnifique.

Pour la première fois, Cillian Vane détourna le regard. Le prédateur était devenu la proie de sa propre obsession. Il se releva avec difficulté, sa superbe envolée, ses mouvements heurtés. Il se dirigea vers le bureau, vers ce dossier "I" éparpillé au sol, et d'un geste lent, il ramassa les feuilles.

Il ne les rangea pas. Il les froissa en une boule informe qu'il jeta dans la cheminée éteinte.

— La séance est terminée, dit-il, le dos tourné, sa voix dénuée de toute émotion, mais ses épaules trahissaient un séisme intérieur. Pars, Isadora. Avant que je ne puisse plus te laisser le choix.

Isadora se redressa, s'appuyant contre la paroi de verre. Elle sentait le goût du fer dans sa bouche et une vibration étrange dans ses doigts. Elle s'approcha du violoncelle qui trônait dans un coin de la pièce, un instrument qu'elle n'avait pas touché depuis des mois.

Elle ne le prit pas. Elle se contenta de passer un ongle sur la corde de Do. Le son qui s'en échappa fut une plainte basse, un écho de ce qu'ils venaient de vivre.

— Tu as tort, Cillian, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Tu ne m'as pas déconstruite. Tu m'as accordée.

Elle sortit de l'attique sans se retourner, laissant l'architecte du silence seul au milieu de ses ruines de verre, alors que dehors, l'orage éclatait enfin, libérant une pluie violente qui lavait la ville de ses secrets, mais ne pourrait jamais effacer la marque de ses doigts sur son cou.

Dans l'ascenseur qui la descendait vers la réalité, Isadora ferma les yeux. Elle ne sentait plus le froid. Elle ne sentait plus le vide. Elle sentait le poids de chaque seconde passée sans air, et pour la première fois, elle savait quelle serait la suite de sa symphonie.

Une symphonie écrite pour les survivants. Une symphonie pour ceux qui osent mourir sept secondes pour apprendre à respirer.

Chapitre 10

Le Déluge de Verre

Le ciel de New York n'était plus une voûte, mais une paupière lourde d'ecchymoses, prête à crever sous le poids du tonnerre. Lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le hall de marbre froid, Isadora fut frappée par l'odeur de l'ozone et du goudron mouillé. Dehors, la ville ne dormait pas ; elle suffoquait sous une averse de verre pillé.

Elle s'élança dans la tempête, sans parapluie, sans armure. Chaque goutte qui percutait son visage était une décharge électrique, un rappel brutal de son existence. Les passants, silhouettes floues et pressées, n'étaient que des fantômes de buée. Elle, en revanche, se sentait d'une lucidité terrifiante. Cillian l'avait « accordée », avait-il dit. Il avait tort. Il l'avait écorchée vive pour exposer les nerfs de son talent.

Ses pas la menèrent instinctivement vers son appartement, un deux-pièces exigu qui sentait la poussière et le regret. Dans le coin du salon, le violoncelle l'attendait, nu dans sa housse de velours. Elle s'assit, ses doigts cherchant la courbe familière de l'érable. Elle saisit l'archet.

Elle voulait jouer l'orage. Elle voulait que le son déchire le silence de la pièce comme l'éclair déchirait l'acier des gratte-ciel. Elle posa le crin sur la corde de La.

Rien.

Le son qui sortit était plat, dénué de cette vibration viscérale qui la hantait chez Cillian. C'était une note morte. Elle réessaya, appuyant plus fort, ses phalanges blanchissant sous l'effort. Mais l'instrument refusait de lui parler. Sans cette

suspension de l'être, sans ces sept secondes de néant où l'oxygène devient un luxe de riche, la musique n'était qu'une suite de fréquences mathématiques. Elle était redevenue sourde à sa propre âme.

La panique monta, une marée de bile noire. Elle réalisa avec une horreur glacée que Cillian n'avait pas simplement réveillé son talent ; il l'avait pris en otage. Il était le métronome de son souffle.

— Non, murmura-t-elle, sa voix se brisant contre les murs nus.

Elle se leva brusquement, renversant son tabouret. Elle ne pouvait pas rester ici, dans ce tombeau de normalité. Il y avait un lieu où tout avait commencé, un lieu saturé de l'ombre de son père et de l'écho de sa trahison.

Le vieux Conservatoire se dressait à l'angle de la 57ème rue, une carcasse néoclassique dévorée par les échafaudages. C'était un vestige d'un autre siècle, une cathédrale de bois et de plâtre où les fantômes des virtuoses erraient dans les courants d'air.

Isadora força la porte latérale, dont la serrure n'était plus qu'un souvenir de rouille. L'air à l'intérieur était épais, chargé de la senteur de la colophane, du papier jauni et de l'humidité persistante. Le silence y était différent de celui de l'attique de Cillian ; il n'était pas chirurgical, il était putride.

Elle gravit les marches de l'escalier monumental, ses pas résonnant comme des coups de feu sur le marbre fissuré. Elle entra dans la salle de répétition B-12. C'est là que reposaient ses archives, des piles de partitions qu'elle n'avait jamais eu le courage de jeter après l'enterrement.

Elle s'approcha des étagères branlantes. Elle caressa du bout des doigts les couvertures cartonnées : Bach, Elgar, Kodály. Et puis, au fond, le manuscrit de son père. « *Symphonie pour une fin de jour* ». Les pages étaient piquées de rousseur, les annotations au crayon gras semblaient encore fraîches, comme si le bois de la table de travail fumait encore.

Elle sentit la cicatrice invisible sur sa gorge brûler. Le souvenir de la nuit du sabotage remonta, une saveur de cuivre dans la bouche. Elle avait coupé la mèche de l'archet de son père, juste assez pour qu'il cède en plein milieu de son solo final. Un acte de haine pure, un cri de liberté qui s'était transformé en arrêt de mort lorsque le vieil homme, brisé par l'humiliation, avait laissé son cœur lâcher dans les coulisses.

Elle sortit un briquet de sa poche. La flamme vacilla, une petite langue orangée qui dansait dans l'obscurité.

— Brûle, chuchota-t-elle.

Elle approcha le feu du coin de la partition. Le papier s'embrasa avec une avidité sauvage. L'odeur de la combustion — ce mélange âcre de soufre et de cellulose — envahit ses narines. Elle jeta le manuscrit au centre de la pièce, sur le parquet de chêne. Elle y jeta tout : ses études, ses concertos, les preuves de sa vie passée de prodige brisée.

Le feu grandit, léchant les ombres, projetant des géants dansants sur les murs décrépis. Isadora regardait les notes se tordre et s'envoler en cendres noires, comme des oiseaux de nuit.

— Tu penses que les flammes vont te rendre ton souffle ?

La voix était basse, une vibration de violoncelle basse qui semblait émaner des murs eux-mêmes. Isadora ne sursauta pas. Elle connaissait cette cadence.

Cillian était là, sur le seuil de la salle. Ses vêtements étaient trempés, collant à sa carrure comme une seconde peau d'ébène. Ses cheveux noirs plaqués sur son front lui donnaient l'air d'un prédateur marin émergeant des abysses. Ses yeux d'obsidienne reflétaient l'incendie, y puisant une lueur démoniaque.

— Tu m'as suivie, dit-elle sans se retourner, fascinée par la danse du feu.

— Je n'ai pas eu besoin de te suivre. Je savais où tu irais. Tu cherches la purification par le chaos. C'est typique des âmes qui ne supportent plus leur propre silence.

Il s'approcha, ses chaussures crissant sur les débris de verre et de bois. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. La chaleur du brasier était intense, mais le froid qui émanait de Cillian l'était tout autant.

— Regarde-les, Isadora, dit-il en désignant les partitions qui se transformaient en dentelle de charbon. Elles ne sont rien. Des signes sur du papier. Tu essaies de tuer un mort, mais c'est toi que tu assassines.

— Je ne peux plus jouer, Cillian, cria-t-elle soudain en se tournant vers lui, les yeux brillants de larmes et de rage. Tu as cassé quelque chose en moi. Quand je prends mon archet, je n'entends que le bruit de tes doigts sur mon cou. Je n'entends que l'absence d'air. Tu m'as volé le monde !

Il tendit une main, hésitante pour la première fois. Ses longs doigts effleurèrent la joue d'Isadora, capturant une larme qui s'évapora presque instantanément sous la chaleur de la pièce.

— Je ne t'ai rien volé. Je t'ai offert le vide pour que tu puisses le remplir. Mais j'ai fait une erreur de calcul.

Sa voix trembla légèrement, une faille dans le granit de sa maîtrise.

— J'ai oublié que le vide est contagieux. Je pensais pouvoir te contrôler, te déconstruire comme un plan d'architecte. Mais tu es devenue ma seule mesure du temps. Sans tes sept secondes, Isadora, mon propre cœur ne sait plus comment battre.

Il la saisit par les épaules, non pas avec la force d'un maître, mais avec le désespoir d'un noyé. La fumée commençait à saturer l'air, rendant l'atmosphère irrespirable. L'alarme incendie du bâtiment se mit à hurler, un cri strident et mécanique qui se mêlait au fracas du tonnerre au-dehors.

— Pars d'ici, ordonna-t-il, alors que les flammes commençaient à mordre les rideaux de velours de la scène.

— Non. Reste. Regarde avec moi.

Elle se pressa contre lui. Elle sentait le battement erratique de son cœur à travers son veston humide. C'était un rythme sauvage, asymétrique. Elle plongea ses doigts dans ses cheveux, le forçant à la regarder.

— Tu voulais voir comment j'étais faite à l'intérieur ? dit-elle dans un souffle. Regarde bien, Cillian. C'est ça, ton chef-d'œuvre. Un incendie que tu ne peux pas éteindre.

Le plafond commença à gémir. Des morceaux de plâtre tombaient comme de la neige grise dans le brasier. La chaleur était telle que la peau de son visage lui semblait trop étroite. Isadora ferma les yeux et aspira une bouffée d'air brûlant, saturé de cendres.

Sept secondes.

Un. La fumée lui griffa la gorge, une caresse de papier de verre.

Deux. Le monde devint orange, une pulsation de sang derrière ses paupières.

Trois. Elle sentit la main de Cillian remonter vers sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans sa chair avec une urgence nouvelle. Il ne cherchait plus à la briser. Il cherchait à s'ancrer.

Quatre. Le bruit de l'incendie devint une symphonie, des milliers de cordes de violoncelle cassant en même temps dans un fracas harmonique.

Cinq. Elle n'avait plus peur de la mort de son père. Elle n'avait plus peur du silence de son instrument. Elle était le son.

Six. Cillian murmura son nom, un son étouffé, une reddition totale. Il enfouit son visage dans le creux de son épaule, inhalant son odeur mêlée de fumée et de pluie.

Sept.

Le néant.

L'air revint dans une quinte de toux violente alors qu'une poutre s'effondrait à quelques mètres d'eux, projetant un rideau d'étincelles. Cillian la souleva, l'arrachant à la contemplation du désastre. Il l'emporta à travers la fumée noire, trouvant son chemin avec l'instinct d'un animal qui connaît sa tanière, même quand elle brûle.

Ils débouchèrent dans la ruelle sous une pluie torrentielle. L'eau glacée fut un choc thermique qui les fit chanceler. Ils tombèrent à genoux sur le pavé, l'un contre l'autre, leurs souffles se mélangeant en de longs nuages de vapeur blanche.

Isadora leva les mains devant elle. Dans la lueur des gyrophares qui commençaient à approcher au loin, elle vit que ses doigts ne tremblaient plus. Ils étaient couverts de suie, marqués par la chaleur, mais ils étaient d'une stabilité absolue.

Elle regarda le Conservatoire. Des flammes commençaient à lécher les fenêtres du deuxième étage, transformant l'édifice en une lanterne magique macabre.

— C'est fini, dit Cillian, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque. Tout est brûlé.

Isadora se tourna vers lui. Son regard gris d'orage était devenu d'une clarté de diamant. Elle posa sa main sur la cicatrice à la gorge de l'architecte, sentant la vibration de sa peur résiduelle.

— Non, Cillian. Ce n'est pas fini. Le silence est enfin mort.

Elle se pencha et l'embrassa. C'était un baiser qui avait le goût des cendres et de l'orage, un pacte scellé dans les ruines de leurs passés respectifs. Elle ne savait pas s'ils s'aimaient ou s'ils étaient simplement deux épaves s'accrochant l'une à l'autre dans la tempête, mais elle savait une chose.

Demain, elle achèterait un nouveau violoncelle. Et ce qu'elle jouerait ne ressemblerait à rien de ce que le monde avait jamais entendu. Ce serait une musique née de l'asphyxie, une partition écrite avec l'air qui reste quand on a tout perdu.

Dans la ruelle sombre, alors que les sirènes déchiraient la nuit, l'architecte du silence et la violoncelliste sans voix se relevèrent. Ils ne se lâchèrent pas la main. Ils étaient les survivants d'une guerre sensorielle qu'ils avaient eux-mêmes déclarée. Et alors qu'ils s'enfonçaient dans le déluge de verre de la métropole, Isadora se surprit à fredonner.

Une mélodie de sept secondes. Juste assez pour apprendre à vivre.

Chapitre 11

L'Ultime Apnée

La poussière de marbre et la suie flottaient dans l'air comme une neige noire, une parodie de fête célébrée dans les décombres. Le Conservatoire, autrefois temple de l'ordre et de la mesure, n'était plus qu'une carcasse éviscérée. L'odeur était insoutenable : un mélange de vernis chauffé, de papier séculaire en train de se consumer et d'ozone. C'était l'odeur de la fin d'un monde, ou peut-être celle de l'accouchement d'un nouveau.

Isadora se tenait au centre de la grande salle de concert. Le toit, partiellement effondré, laissait filtrer une lueur lunaire, froide et tranchante comme un scalpel. Sous ses pieds, les débris de bois précieux — de l'épicéa, de l'érable, les restes d'instruments sacrifiés — craquaient avec un bruit de vieux os. Elle ne tremblait plus. Pour la première fois depuis des années, ses mains étaient d'une stabilité minérale. Elle sentait le froid mordre sa peau diaphane, une morsure délicieuse, une preuve d'existence.

Cillian était là, à quelques pas, une ombre parmi les ombres. Son élégance habituelle était ternie ; sa chemise noire, déchirée à l'épaule, révélait la pâleur de sa chair. Sa respiration était un sifflement rauque, le bruit d'un soufflet percé. Il la regardait comme on regarde un prodige qu'on a cru créer, pour s'apercevoir qu'il nous a toujours dépassés.

— Tu m'as appris à chercher l'étincelle dans le vide, Cillian, murmura-t-elle. Sa voix ne résonnait plus comme un murmure de morte, mais comme une corde de violoncelle que l'on vient de tendre à l'extrême.

Elle s'approcha de lui. L'espace entre eux se raréfiait, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets de ses bras. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, cette chaleur de prédateur traqué.

— Sept secondes, dit-elle. C'est ton tarif habituel pour la vérité, n'est-ce pas ?

Cillian plissa les yeux. Le maître du souffle, celui qui avait chorégraphié ses asphyxies pour la ramener à la vie, semblait soudain pris de vertige. Il comprit avant qu'elle ne lève la main. Il ne recula pas. Il n'avait nulle part où aller, car l'abîme qu'il avait creusé pour elle s'ouvrait désormais sous ses propres pieds.

Isadora posa ses doigts sur la gorge de l'architecte. La cicatrice qui barrait le cou de Cillian — ce cri pétrifié — vibra sous sa paume. Elle sentit la carotide battre, un tambour affolé, une rythmique désordonnée qu'aucune partition n'aurait osé noter. Elle pressa. Doucement d'abord, puis avec une fermeté souveraine.

— Ne respire plus, Cillian. Regarde-moi.

Elle ne cherchait pas la vengeance. Elle cherchait la fusion. Elle voulait qu'il comprenne ce qu'est le silence absolu, celui qui précède la création, pas celui qui suit la mort.

****Une seconde.****

L'air se figea dans les poumons de Cillian. Ses yeux d'obsidienne s'agrandirent, reflétant le gris d'orage de ceux d'Isadora. Il y eut un choc acoustique dans son esprit : le bruit de ses propres barrières qui s'effondraient. Isadora voyait tout. Elle voyait l'enfant qu'il avait été, agenouillé devant un père tyran, apprenant à retenir son souffle pour ne pas être frappé, transformant sa propre suffocation en une arme de contrôle. Elle entendait sa pensée secrète : **Enfin, quelqu'un me voit.**

****Deux secondes.****

La pression de ses doigts s'ajustait avec une précision chirurgicale. Elle sentait la texture de sa peau, un grain fin, presque soyeux, et l'humidité de la sueur qui perle à la naissance de ses cheveux. L'odeur de Cillian changea. Le parfum boisé et froid fit place à une odeur plus primitive, celle de la peur mêlée à un abandon total. Elle n'était plus la violoncelliste brisée ; elle était l'archet, et il était l'instrument.

****Trois secondes.****

Le monde autour d'eux commença à s'effacer. Les flammes qui léchaient les fenêtres au loin devinrent des taches de couleur floues, des notes de rouge sur une toile noire. Isadora sentait le besoin d'air de Cillian comme s'il s'agissait du sien. Une onde de chaleur partit de son bas-ventre pour irradier jusqu'à ses doigts. C'était une sensation qu'elle avait oubliée : le désir, non pas comme une faim, mais comme une brûlure nécessaire. Elle vit une larme solitaire s'échapper de l'œil de Cillian et mourir sur son pouce. Elle avait le goût du sel et de l'aveu.

****Quatre secondes.****

Le silence changea de fréquence. Ce n'était plus une absence de son, mais une plénitude vibrante. Isadora entendit, dans le vide de l'air manquant, une mélodie. Une note unique, basse, organique, qui semblait sourdre des fondations mêmes du Conservatoire. C'était le son de sa propre vie, le son de l'asphyxie qui se transforme en chant. Elle comprit à cet instant que le silence qu'elle habitait depuis la mort de son père n'était pas une prison, mais une réserve de musique pure, non encore corrompue par l'air.

****Cinq secondes.****

Le corps de Cillian tressaillit. Ses mains montèrent vers les poignets d'Isadora, non pour les écarter, mais pour s'y agripper, pour s'ancrer à la seule chose réelle dans cet univers qui s'effiloçait. Il lâchait prise. L'architecte du contrôle s'effaçait devant l'homme vulnérable, celui qui n'avait jamais été touché sans être brisé. Elle vit dans son regard une supplique muette : **Ne me laisse pas revenir.** Mais elle savait qu'elle devait le ramener. On ne peut pas jouer une symphonie dans le vide éternel.

****Six secondes.****

L'épiphanie fut totale. Isadora ne vit plus les ruines. Elle vit les cordes de son futur violoncelle, des fils de lumière tendus entre le ciel et la terre. Elle sentit la musique couler dans ses veines, une partition écrite avec le sang des autres, avec son propre sang, avec la sueur de Cillian. Ce n'était plus de la douleur. C'était de l'énergie brute. Elle comprit que pour créer, elle n'avait pas besoin de détruire, mais d'accepter la destruction. Elle n'avait plus besoin de saboter l'instrument de son père ; elle était son propre instrument.

****Sept secondes.****

Elle relâcha sa pression.

L'air s'engouffra dans les poumons de Cillian avec un bruit de déchirement, un cri de nouveau-né. Il s'effondra à genoux, les mains sur le béton poli, la tête basse. Isadora resta debout, surplombant sa vulnérabilité. Elle sentait l'air remplir sa propre poitrine, chaque molécule d'oxygène vibrant comme une note de musique sur sa langue.

Cillian leva les yeux. Il était déconstruit. Les masques étaient tombés, ne laissant que le visage d'un homme qui venait de traverser sa propre mort et d'en revenir, ramené par la main d'une femme qu'il pensait dominer.

— Isadora... sa voix était un débris de verre. Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle s'agenouilla devant lui, posant son front contre le sien. Le contact était électrique, une fusion de deux solitudes qui venaient de se reconnaître.

— Je t'ai rendu ton souffle, Cillian. Et j'ai trouvé le mien.

Autour d'eux, le Conservatoire continuait de mourir en silence. Les flammes s'éteignaient lentement, laissant place à une aube grise et incertaine. Isadora sentait la

corne de ses doigts, cette marque de la musique, picoter. Elle imaginait déjà le grain du bois d'un nouveau violoncelle, l'odeur de la colophane, la tension du crin de cheval sur les cordes. Mais ce ne serait pas pour rejouer les fantômes du passé.

Elle se releva et lui tendit la main. Cillian la regarda un long moment, étudiant chaque ligne de son visage comme s'il apprenait une nouvelle langue. Il prit sa main. Sa paume était brûlante, un contraste violent avec l'air glacial du matin.

— Ce que tu as entendu... murmura-t-il alors qu'ils commençaient à marcher vers la sortie, parmi les décombres de ce qui fut leur sanctuaire et leur prison. Cette musique... elle n'existe pas encore.

Isadora sourit. C'était un sourire sauvage, un peu terrible, le sourire d'une femme qui n'a plus peur de se noyer parce qu'elle a appris à respirer sous l'eau.

— Elle existera, Cillian. Elle aura le goût de ces sept secondes. Elle sera l'asphyxie dont on sort vivant.

Ils sortirent dans la rue. La ville s'éveillait, un monstre de verre et d'acier qui ne se doutait de rien. Les sirènes des pompiers au loin n'étaient plus que des notes de passage dans la symphonie qu'Isadora portait en elle. Elle ne cherchait plus la mort comme une boussole. Elle cherchait le premier accord.

Elle s'arrêta un instant, inspirant profondément l'air pollué de la métropole. C'était l'air le plus pur qu'elle ait jamais goûté. Elle serra la main de Cillian, sentant le pouls de l'architecte se caler sur le sien.

Sept secondes pour mourir. Une éternité pour apprendre à jouer.

Isadora commença à fredonner. C'était une mélodie brisée, heurtée, magnifique. Une musique née du manque, une partition écrite sur le silence que l'on vient de vaincre.

Elle savait qu'elle irait chercher son instrument. Elle savait que ses mains ne trembleraient plus jamais. Car désormais, elle savait que la vie ne résidait pas dans le souffle que l'on garde, mais dans celui que l'on accepte de perdre pour mieux le retrouver.

Chapitre 12

Le Premier Souffle

L'air de la salle de l'ancien conservatoire avait le goût de la craie broyée et de l'oubli. C'était une atmosphère épaisse, une mélasse de poussière suspendue dans les rais d'une aube qui peinait à transpercer les vitraux encrassés. Isadora était seule sur l'estrade, ou du moins, elle faisait semblant de l'être. Sous ses pieds, le bois vermoulu du plancher craquait à chaque micro-mouvement, un gémissement sec qui répondait au silence caverneux du lieu.

Elle ne portait pas de robe de concertiste. Pas de soie noire, pas de fards. Elle portait un pull de laine trop large qui grattait la peau de son cou et un jean élimé. Ses pieds étaient nus, ancrés sur la scène comme si elle craignait que le sol ne se dérobe.

Le violoncelle était là, entre ses cuisses, une masse de bois sombre et verni qui semblait pulser d'une vie propre. Elle sentait le contact de l'instrument contre son sternum, une pression familière, presque douloureuse. Pendant des mois, ce contact l'avait dégoûtée ; le bois lui paraissait mort, une carcasse vide. Aujourd'hui, il était chaud.

Dans l'ombre du troisième rang, là où la lumière ne parvenait pas à mordre, elle savait que Cillian l'observait. Elle ne voyait pas son visage, mais elle percevait l'odeur de son parfum — santal et tabac froid — flottant comme un spectre dans l'immensité vide. Il ne bougeait pas. Il ne respirait sans doute pas. Il attendait qu'elle le tue ou qu'elle le sauve.

Isadora ferma les yeux. Elle ne chercha pas l'image de son père, ni celle du crash, ni celle de ses mains tremblantes. Elle chercha le souvenir de la première seconde. Celle

où l'on réalise que l'air manque.

Elle leva l'archet.

Le premier son ne fut pas une note. Ce fut un cri. Une attaque brutale, dissonante, où le crin mordit la corde de do avec une violence qui fit vibrer ses propres dents. Ce n'était pas du Bach. Ce n'était pas de l'harmonie. C'était le bruit d'une carrosserie qui se plie, le bruit d'une gorge qui se noue.

Elle ne jouait pas pour la beauté. Elle jouait pour la vérité.

Ses doigts, autrefois paralysés par la peur, couraient maintenant sur la touche avec une agilité sauvage. Elle ne sentait plus la corne de ses doigts ; elle sentait le métal des cordes s'enfoncer dans sa chair, elle cherchait cette douleur-là, cette boussole de sang.

Dans l'obscurité, Cillian se redressa. Il reconnut le rythme. C'était celui des battements de son propre cœur lors de leurs séances dans l'Attique. Isadora retranscrivait l'asphyxie. Elle transformait l'absence d'oxygène en ondes sonores. La musique montait, stridente, heurtée, une succession d'accords mineurs qui semblaient se battre contre le silence environnant.

Elle n'utilisait pas de vibrato. Le son était nu, sec, presque insupportable. C'était une pièce organique, sans partition, écrite dans les replis de sa mémoire traumatique. Elle jouait le moment où l'on abandonne la lutte, où l'on s'enfonce dans l'eau sombre du réservoir de Cillian. Elle jouait la quatrième seconde. La seconde où le cerveau commence à s'éteindre pour laisser place à l'instinct pur.

Ses épaules se soulevaient au rythme de sa respiration, qui devenait de plus en plus courte, de plus en plus saccadée. Elle s'imposait sa propre privation. Sa vision se brouilla, les contours du conservatoire se mirent à onduler comme un mirage. La

sueur perla sur son front, une goutte s'écrasa sur le bois de l'instrument.

C'était la sixième seconde.

Le violoncelle gémissait sous l'archet. Elle tirait des sons qui n'auraient pas dû exister, des harmoniques sifflantes qui déchiraient l'air. Elle était en train de déconstruire tout ce qu'il lui avait appris. Il voulait le contrôle ? Elle lui offrait le chaos. Il voulait le silence ? Elle lui offrait le fracas d'une âme qui se réveille.

Soudain, elle s'arrêta.

L'archet resta suspendu en l'air. Le silence qui suivit fut plus violent que le bruit. C'était un vide pneumatique, une aspiration de tout l'oxygène de la salle. Isadora resta immobile, les poumons bloqués, le visage levé vers la voûte obscure.

Un.

Deux.

Trois.

Elle comptait dans sa tête, chaque chiffre étant une petite mort. Elle sentait le sang battre dans ses tempes, une percussion sourde et obsessionnelle.

Quatre.

Cinq.

Elle vit alors Cillian. Il s'était levé. Il était au bord de l'ombre, à la lisière de la lumière grise. Son visage était une page blanche, mais ses yeux brûlaient. Il avait la main sur sa propre gorge, là où la cicatrice barrait sa peau. Il vivait la suspension avec elle. Ils étaient liés par ce fil invisible, cette corde de violoncelle tendue à rompre entre leurs deux poitrines.

Six.

Le monde vacilla. Isadora sentit l'étincelle. Ce n'était plus la peur de mourir qui l'habitait, c'était la certitude d'exister. Elle n'était plus une rescapée muette. Elle était le cri.

Sept.

Elle ne reprit pas son souffle tout de suite. Elle laissa la septième seconde s'étirer, se dilater jusqu'à l'insupportable. Elle vit le moment où Cillian fit un pas vers elle, l'instinct de survie de l'architecte cédant devant l'angoisse de la voir disparaître.

Et là, au paroxysme de la tension, elle plaqua un accord parfait. Majeur. Lumineux. Une résolution d'une pureté si absolue qu'elle sembla faire tomber la poussière des murs.

Elle inspira.

Ce n'était pas un petit souffle de soulagement. C'était une aspiration goulue, sauvage, un rugissement d'air qui emplit ses poumons comme un vent de tempête. Elle emplit son corps de cette atmosphère de craie et de vieux bois, et pour la première fois, elle sentit tout. Le froid de l'air dans sa trachée, le battement de son cœur contre ses côtes, la texture de son propre sang qui circulait à nouveau.

Elle posa l'archet sur ses genoux. Ses mains ne tremblaient pas. Elles étaient stables comme le roc, habitées par une force tranquille qu'elle ne s'était jamais connue.

Cillian s'approcha de l'estrade. Il ne monta pas. Il resta là, les mains enfoncées dans les poches de son manteau noir, les épaules légèrement voûtées. La lumière de l'aube, maintenant plus franche, révélait les cernes sous ses yeux et la lassitude de ses traits. Le maître était nu.

— Tu l’as trouvée, murmura-t-il. Sa voix était éraillée, comme si lui aussi venait de crier pendant une heure.

Isadora baissa les yeux vers lui. Elle ne voyait plus un prédateur, ni un sauveur. Elle voyait un homme qui avait eu tellement peur du bruit du monde qu’il avait essayé de l’éteindre.

— Je ne l’ai pas trouvée, Cillian. Je l’ai créée.

Elle se leva, rangeant son instrument sans hâte. Le silence de la salle n’était plus oppressant. Il était devenu un canevas. Il n’était plus l’absence de son, mais l’attente de la note suivante.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? demanda-t-il alors qu’elle descendait les marches de l’estrade.

Elle s’arrêta devant lui. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, cette chaleur chirurgicale qu’elle avait autrefois recherchée comme une drogue. Elle tendit la main et effleura la cicatrice sur sa gorge. Sa peau était rugueuse, réelle.

— Je vais sortir d’ici, répondit-elle. Je vais jouer cette symphonie partout où les gens ont oublié de respirer. Je vais leur apprendre que la septième seconde n’est pas une fin.

Cillian ferma les yeux sous son contact. Un frisson parcourut ses épaules. Le dominateur s’effaçait, laissant place à une vulnérabilité brute qui lui fit presque pitié. Il avait passé sa vie à construire des prisons de verre pour les traumatismes des autres, pour mieux ignorer le sien.

— Et moi ? demanda-t-il, presque inaudible.

Isadora retira sa main. Elle sourit, mais ce n'était plus le sourire sauvage de la veille. C'était un sourire de paix, un sourire qui contenait toute l'amertume et toute la douceur du monde.

— Toi, Cillian... Tu vas devoir apprendre à écouter. Pas le silence. Pas le vide. Tu vas devoir apprendre à écouter le bruit de ta propre vie. Même si ça fait mal. Surtout si ça fait mal.

Elle passa à côté de lui, son étui de violoncelle à l'épaule. Elle marcha vers les grandes portes de bois du conservatoire. Le bruit de ses pas sur le sol résonnait comme une promesse.

Lorsqu'elle poussa les battants, la lumière de la ville l'aveugla un instant. Le fracas de la métropole lui sauta au visage : les klaxons, les cris, le bourdonnement lointain du métro, le vent qui s'engouffrait entre les gratte-ciels. C'était une cacophonie monstrueuse. C'était magnifique.

Elle s'arrêta sur le perron, ajustant la sangle de son instrument. Elle remplit ses poumons une dernière fois, savourant le goût de l'oxygène pollué, le goût du métal et de la vie.

Elle ne se retourna pas. Elle savait que Cillian était toujours là, dans l'ombre de la salle, face à l'estrade vide. Elle savait qu'il resterait là un long moment, à essayer de comprendre comment un tel chaos avait pu produire une telle clarté.

Isadora Thorne descendit les marches, se fondant dans la foule des anonymes qui couraient vers leur destin. Elle ne cherchait plus de boussole. Elle était le nord. Elle était le souffle.

Et pour la première fois de sa vie, elle n'avait plus besoin de compter jusqu'à sept

pour se sentir vivante. Elle l'était, tout simplement, dans chaque vibration, dans chaque bruit, dans chaque seconde qui n'en finissait pas de commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Sept Secondes d'Asphyxie Volontaire"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)